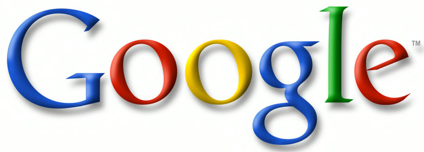
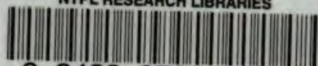
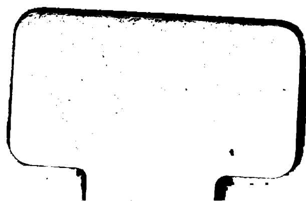



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07601133 1







LES AMANTS
DE
CHARENTON.

DE L'IMPRIMERIE DE A. BELIN,
Rue des Mathurins S.-J., hôtel Cluny.

LES AMANTS DE CHARENTON.

116

PAR

Mme. LA Ctesse. DE CHOISEUL.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ THre. DABO, LIBRAIRE,
quai des Augustins, no. 49.

1818.

LES AMANTS DE CHARENTON.

CHAPITRE PREMIER.

Monsieur de Surgi était un de ces enfants gâtés de la fortune, dont l'orgueil naît et s'accroît par la prospérité. Méprisant au fond de son cœur le rang brillant dont il jouissait, la vertu modeste et pauvre n'avait nul prix à ses yeux; il la regardait comme une nécessité dans les êtres dépendants, et comme un abus dans ceux qui ne réclament rien; mais il pensait que l'homme adroit s'étaie des préjugés et des faiblesses

de la société, et que tout devait concourir à son bonheur et à son élévation, même aux dépens de tous les autres êtres.

Il s'était fait l'idée d'une Divinité protectrice qui avait dit, en le formant : Le monde est créé pour toi ; vis pour être heureux. L'égoïsme était donc la base de son caractère, le guide de sa conduite, la conséquence de tout ce qu'il avait fait, et de tout ce qu'il projetait pour l'avenir.

Né dans une de nos provinces méridionales, il en avait conservé l'accent, car il avait plus de trente ans quand il était venu s'établir à Paris. Ce fut en 92, temps où tout était dans la plus grande effervescence. Le nom de Surgi qu'il portait était connu comme celui d'une des plus grandes maisons de Provence. On était étonné que le marquis ne fût pas émigré; mais il avait des idées libérales qui s'accordaient assez mal avec son insupportable or-

gueil. Rien, par exemple, n'avait pu le décider à renoncer à son titre, et dans un temps où les plus grands seigneurs n'ajoutaient rien à leurs noms, M. de Surgi se faisait appeler marquis, non-seulement par ses domestiques, mais encore par tous ceux qui avaient quelque chose à attendre de lui, et l'homme qui a trois cents mille livres de rente ne manque pas de gens prêts à se ployer à tout ce qu'il exige. Quelques individus voulaient que le marquis de Surgi fût plus âgé de quelques années que celui qui venait de s'établir à Paris; d'autres même allaient jusqu'à dire qu'il était mort dans les plaines de Champagne, ne laissant qu'un fils en bas âge; mais personne n'ayant d'intérêt à connaître la vérité, ne cherchait à contester les titres d'un particulier immensément riche, ayant un hôtel magnifique, un nombreux domestique, de beaux chevaux, le ton

et les dehors d'un homme de qualité. Tous ceux qui dînaient chez lui, allaient au spectacle dans ses loges, empruntaient sa voiture, même son argent, le trouvaient M. le marquis de Surgi autant qu'il soit possible de l'être. Cependant il pensa que tout avérée que fût sa noblesse, il ne ferait pas mal de l'appuyer par une belle alliance. Il rencontra chez un des membres les plus importants du gouvernement l'aimable madame de Médosa, qui venait solliciter sa radiation pour rentrer dans la belle terre de l'Or en Dauphiné, qu'on lui avait injustement séquestrée. Cette dame était veuve, et mère d'une charmante fille qu'elle avait amenée avec elle. Le marquis fut frappé de sa beauté, et surtout de son air doux et modeste.

Malheureusement pour Honorine, c'était le nom de mademoiselle de Médosa, elle remplissait l'idée que

M. de Surgi s'était faite d'une compagne qui aurait pour lui toute la déférence et le respect qu'il croyait mériter. Il forma donc dès ce moment la résolution d'épouser cette jeune personne dont il avait entendu parler de la famille d'une manière très-avangeuse, et comme d'une des plus anciennes du Dauphiné. Pour y parvenir, il offrit à sa mère de se charger de solliciter la grâce qu'elle demandait, ou plutôt de lui faire obtenir la justice qui lui était due.

Madame de Médosa, enchantée de trouver un aussi excellent appui près du gouvernement, lui demanda la permission de lui porter tous les papiers relatifs à cette affaire. Il l'assura qu'il ne souffrirait pas qu'elle prît cette peine, et qu'il passerait chez elle dans la soirée. Il y vint en effet; elle s'excusa sur la modestie de son logement; le marquis l'assura que dans peu elle en aurait un plus digne

d'elle, si elle voulait consentir à écouter ses vœux pour l'aimable Honorine. Madame de Médosa, assez surprise d'une déclaration si brusque, ne crut pas néanmoins devoir la rejeter entièrement elle répondit donc avec politesse, mais sans s'engager à rien; elle voulait avoir le temps de consulter sa fille; car elle aurait été bien fâchée de la contraindre dans le choix d'un époux.

Madame de Médosa parla dès le soir à Honorine des propositions du marquis. C'était un homme superbe, d'une taille élevée et bien prise, beaucoup de grâces, des dents admirables; et cependant en l'examinant attentivement, il avait quelque chose de faux et de dur; mais Honorine n'avait pas remarqué ces défauts de sa physionomie; et si le marquis avait été entraîné vers elle par un goût très-vif, il avait fait sur le cœur de mademoiselle de Médosa l'impression la plus

profonde. Elle éprouva donc une joie très-sensible en apprenant qu'il l'avait demandée. Elle ne dissimula point ses sentiments à sa bonne et tendre mère, qui, pressée de nouveau par le marquis, accepta son offre avec d'autant plus de satisfaction, que M. de Surgi lui avait communiqué ses titres de noblesse, ceux de ses grandes propriétés en Provence et de son hôtel à Paris, il lui avait fait voir ses contrats, son portefeuille, enfin tout ce qui constatait la plus belle et la plus solide fortune.

On ne tarda pas à drésser les articles, et la radiation fut prononcée avant le mariage, que madame de Médosa exigea qui fût célébré dans un oratoire catholique romain. Le marquis ne s'y était pas opposé, car il n'était pas fâché que des serments solennels et sacrés l'unissent à sa compagne, naturellement pieuse. Bien décidé quant à lui à n'y pas mettre plus d'importance qu'il n'en attachait à

toutes les conventions sociales. Madame de Médosa, rentrée dans ses terres, partit pour s'y rendre deux mois après le mariage de sa fille, avec la triste certitude qu'Honorine ne serait pas heureuse. Elle n'eut d'autre espoir que dans les inclinations vertueuses de sa fille, qui lui rendroient ses devoirs sacrés, quelque pénibles qu'ils fussent. Honorine aurait voulu retenir sa mère auprès d'elle; mais madame de Médosa avait aisément remarqué que son gendre la trouvait de trop, et elle se persuadait même que M. de Surgi aurait moins d'humeur quand il serait seul avec sa femme; mais elle fit promettre à celle-ci qu'elle viendrait passer avec elle une partie de l'été prochain, si M. de Surgi y consentait. Il fut le premier à trouver cet arrangement très-bien. Il était certain qu'avant cette époque Honorine serait mère, et que rien ne contrarierait un voyage qui serait

également bon pour sa santé et celle de son enfant.

Quoique le marquis n'eût déjà plus pour sa femme un sentiment de préférence, l'idée qu'elle allait lui donner un héritier qui prolongerait son existence au-delà de la vie le rendit plus attentif et plus aimable avec elle; et la marquise, qui avait pour lui la plus grande tendresse, était au comble du bonheur, et aimait son enfant en proportion de la félicité dont elle jouissait, et qu'elle croyait qui serait sans nuage de l'instant où cet enfant serait né. Elle l'écrivit à sa mère, et lui manda qu'elle ne doutait pas qu'elle n'allât à d'Or aussitôt après ses couches; car il paraissait décidé que son mari consentirait à ce qu'elle nourrît son enfant, pourvu que ce fût à la campagne.

La pauvre Honorine était loin de savoir le mot de cette énigme. Le marquis était déjà ennuyé de sa ten-

dresse; il cherchait un prétexte pour l'éloigner pendant quelque temps de chez lui, afin de retrouver au moins momentanément sa liberté.

Tout succéda aux vœux de M. de Surgi. Honorine accoucha le plus heureusement du monde d'un fils, qui fut nommé George, comme l'un de ses aïeux qui s'était illustré dans les champs de la Syrie. Dès qu'Honorine fut en état de partir, elle alla rejoindre sa mère, et le temps qu'elle passa près d'elle fut le dernier de son bonheur. Le marquis, sous prétexte d'affaires de la dernière importance, resta à Paris, et reprit le genre de vie qu'il y avait mené avant son mariage, et qui n'aurait pas convenu à une femme jeune, belle et vertueuse. Des actrices, des jeunes gens sans mœurs et des joueurs, telle était la société qu'il rassembla autour de lui après le départ d'Honorine, qu'il regrettait peu; quant à son

petit George, l'unique objet de ses espérances, il avait eu beaucoup de peine à s'en séparer; mais il était sûr des soins que sa mère et son aïeule auraient de lui, et il trouvait bon de leur abandonner son fils dans sa première enfance, pour se réserver de le former quand il serait dans un âge plus avancé; car il comptait élever lui-même ce précieux héritier, et l'on verra jusqu'où s'étendaient ses talents en éducation. Mais avant de s'imposer une tâche aussi importante, il avait voulu, comme nous l'avons dit, jouir encore de sa liberté, il en usa jusqu'à satiété; et cependant la langueur qui suit les faux plaisirs ne l'aurait peut-être pas rappelé auprès de sa compagne, s'il ne s'était pas aperçu d'un déficit énorme qu'il fallut songer sérieusement à réparer.

Il y avait plus de deux ans qu'Honorine était chez sa mère, donnant tous ses soins à son fils; et, par une

fatalité rare, ils n'avaient aucun succès, ni au physique, ni au moral. George était laid et de la complexion la plus faible, et annonçait un très-mauvais caractère. Sa grand'mère le gâtait, et il ne l'en aimait pas davantage; il détestait sa mère, qui cherchait à tempérer la violence de son humeur; il battait les compagnons de ses jeux, et ne voulait pas qu'ils touchassent à ses joujoux; enfin tout en lui dénotait la méchanceté. Il ne manquait cependant pas d'intelligence, ni sa mère de flatteurs qui l'assurassent que les défauts de son fils étaient ceux de tous les autres enfants; qu'il s'en corrigerait en prenant des années, et qu'il lui resterait de l'esprit, une aimable vivacité, et cette fermeté qui caractérise l'homme de mérite. Honorine les écoutait, mais n'était pas persuadée de ce qu'ils disaient, car, pour son malheur, elle n'avait pas l'aveuglement maternel

Elle aurait eu grand besoin que son fils, par des qualités aimables, eût adouci le chagrin profond que lui causait l'absence de son époux. Hélas! disait-elle à sa mère, qu'ai-je donc fait à M. de Surgi pour en être si cruellement abandonné? A peine ai-je atteint ma dix-huitième année, et déjà il y en a deux que je suis séparée de lui. Il a exigé que j'élève ici son fils jusqu'à ce qu'il soit en âge d'avoir des maîtres habiles : ainsi je serai peut-être encore cinq ou six ans sans être réunie à celui qui m'est si cher. Je ne puis disconvenir que votre tendresse ne me rende cet exil supportable; mais vous avez aimé, madame, et vous savez que loin de ce qu'on chérit, il n'est aucun plaisir pur. La mère d'Honorine qui ne démêlait que trop les causes de la conduite de son gendre, loin cependant d'éclairer sa malheureuse fille, la consolait et l'assurait que son mari viendrait bientôt

la chercher. L'âme du marquis, qui était insensible à la tendresse, l'était également au repentir; mais il était essentiel que la marquise voulût bien s'engager dans une spéculation d'une grande importance, pour laquelle ses propres fonds n'étaient plus suffisants. L'intérêt surmonta la répugnance qu'il se sentait à retourner auprès d'elle. Comme il ne manquait ni d'esprit ni d'adresse, et il n'en fallait guère pour abuser une femme qui ne cessait de pleurer son absence elle crut à la sincérité de son retour, et le reçut avec joie : ses nouveaux empressements, tout en causant quelque surprise à madame de Surgi, ne lui furent point suspects; elle crut que le ciel même récompensait ainsi son amour et sa résignation.

M. de Surgi devint le modèle des époux sensibles et empressés, laissant ignorer à sa femme les nombreuses dépenses qui le mettaient dans

l'embarras. Il feignit de ne souhaiter l'accroissement de sa fortune que pour mieux assurer le bonheur de son enfant; ce fut en son nom que M. de Surgi obtint de sa belle-mère, par sa femme, qu'elle engageât la terre où elle était rentrée par l'aide de son gendre. Mais si M. de Surgi eût été plus capable d'apprécier sa vertueuse compagne, il eût trouvé inutiles ces ménagements et ces détours. Elle ne s'était occupée de sa vie d'aucun intérêt, elle ignorait que son consentement pût jamais être nécessaire. Quand elle crût le comprendre elle n'y vit qu'un moyen de plus de plaire à son mari, et elle le saisit avec transport; ne voulut ni explication sur ses projets ni connoissance de ses droits. La confiance qu'elle avait en son discernement n'entrait pour rien dans l'abandon de sa conduite; elle aimait son mari et ses devoirs; en cédant tout, elle ne sacrifiait rien.

M. de Surgi n'avait rien dans son ame qui pût le rendre juge de tels sentiments, il ne voulut y voir que l'insouciance d'une femme que la réflexion fatigue, et il se dispensa fort aisément de la reconnoissance qu'on n'exigeait pas.

George, instruit par sa mère à aimer son père, qu'il ne connaissait pas encore, parut sensible aux nombreux jouets qu'il lui apportait de Paris. Le marquis le trouva faible, délicat, et en accusa sa mère en secret. Ayant résolu de rompre avec ses trop chers amis, il emmena sa femme, qui aurait senti plus vivement sa séparation d'avec sa mère si l'amour ne l'avait pas encore aveuglé.

La fortune s'attache aux heureux qu'elle fait, et pendant qu'on blâme légèrement ceux qui, luttant avec effort contre leur mauvais destin, échouent dans tout ce qu'ils entreprennent, on loue l'intelligence et

l'activité des autres; mais c'est une des injustices attachées au malheur : car le besoin est partout un obstacle au succès, il détruit la confiance; rend les moindres revers irréparables; refroidit l'amitié; éloigne les occasions, toutes les ressources : tandis que celui auquel il reste quelques moyens, et surtout les dehors de la prospérité, n'a besoin ni de prudence ni de travail. Le temps seul, qui détruit la réputation d'un homme riche, établit rarement celle de l'homme malheureux. M. de Surgi en donna la preuve; quoiqu'il eût peu de discernement, que ses nombreux amis fussent plus heureux qu'honnêtes, en six mois de temps il doubla sa fortune, et fut en état d'acheter pour son fils un bien magnifique, qui, sous l'ancien régime, lui aurait donné droit au titre de duc. Tous les rêves d'un orgueil insatiable se réalisèrent alors, et achevèrent d'endurcir son

cœur. Honorine sollicita vainement le bonheur de soutenir quelques parents éloignés, mais tombés dans l'indigence. Le marquis s'était fait un système de son insensibilité, loin de croire que le pouvoir de faire des heureux fût une de obligations attachées à la fortune; il dût dire et penser que, dans l'ordre général, la classe la plus nombreuse était faite pour souffrir; il en détournait les yeux avec une dureté qui affligeait sensiblement la marquise, et qu'elle réparait en secret. Mais il n'est pas au pouvoir humain d'épargner une vive inquiétude à celui qui regarde le bonheur comme une nécessité de l'existence.

George, déjà âgé de trois ans, ce fils si cher, si glorieusement destiné à l'illustration de sa famille, tomba dangereusement malade. La marquise, douloureusement penchée sur son berceau, ressentait toutes les

angoisses de l'amour maternel; elle priait le ciel avec ardeur; appelait tous les secours de l'art, fondant tantôt son espérance sur la jeunesse de cet enfant, et croyant un moment après que cette même jeunesse ne lui laisserait pas assez de force pour surmonter ses maux. L'abondance de ses larmes épuisait sa douleur, tandis que le marquis exprimait la sienne par un regard sombre et farouche qui ne permettait à personne de lui donner de l'espérance, ni de le préparer au plus grand malheur. Ce fut du ton de la menace qu'il offrit au médecin une somme considérable s'il sauvait son enfant. Son regard dur et fixe, la brièveté de ses paroles, semblaient annoncer une éclatante vengeance si le ciel se lassait de le protéger; et la marquise, dans une manière de sentir si différente de la sienne, ne trouvait en lui ni douceur ni consolations. Ces vives alarmes

durèrent près de trois mois, après lesquels George resta si délicat et si faible, qu'on ne pouvait guère, en le regardant, se flatter de le conserver.

La marquise devint grosse de nouveau, et alors toute la sécurité de son mari se rétablit : car ce n'était pas précisément son fils qu'il aimait, c'était un héritier ; et dès qu'il se crut assuré que la mort de George ne l'en priverait pas, il reprit sa gaieté et sa dissipation ordinaires.

Ce fut vers ce temps que madame de Surgi éprouva le plus grand malheur qui pût lui arriver : la perte de sa respectable mère, qui mourut d'une maladie si prompte, qu'elle n'eût pas eu le temps de la joindre si son époux le lui avait permis; mais il tenait trop à l'espéranee d'avoir un fils mieux conformé que le premier, pour permettre qu'Honorine s'exposât à un grand voyage. La marquise fut inconsolable, et l'on crut que l'enfant

qu'elle portait serait victime de sa douleur; mais enfin elle se rétablit, et n'eut plus qu'une profonde tristesse. Elle ennuyait infiniment son insensible époux, qui prit le parti d'aller dans une terre à trente lieues de Paris. Ce voyage devait durer six semaines. Soit que le chagrin avançât le terme de la marquise, ou qu'elle se fût trompée sur l'époque où elle devait accoucher sans aucun accident particulier, les douleurs la surprirent peu d'heures après le départ de son mari : elle donna le jour à une petite fille, dont elle eût vivement désiré la naissance si elle n'eut pas été certaine que M. de Surgi en serait au désespoir. Accoutumée à l'idée de perdre George, tous les projets toutes les espérances se réunissaient sur ce second enfant. Honorine eût donné huit jours d'humeurs et d'impatience à son père, si elle eût seulement parlé de la possibilité d'a-

voir une fille; personne ne l'avait osé; et, dans ce qui le concernait, M. de Surgi ne croyait ni au hasard ni à la fatalité. Tous les domestiques refusèrent d'aller porter une nouvelle si désagréable à leur maître; et la pauvre Honorine, aussi inquiète que si elle eût été coupable, en chargea un ami de la maison.

Le marquis, voyant quels ménagements on prenait avec lui, craignant de paraître ridicule en montrant un ressentiment injuste, et se rendant assez maître de sa physionomie, se borna à dire que la marquise était encore fort jeune, et qu'il serait sans doute plus heureux une autre fois; il affecta même le désir de la revoir et le regret de s'être éloigné d'elle dans un moment pénible où sa présence aurait pu alléger le poids de ses douleurs. Le comte Armand, auquel on avait laissé craindre un accueil désagréable, fut ravi de trouver son

ami dans des dispositions aussi raisonnables ; et, dès le lendemain, tout deux reprirent la route de Paris.

C'est une des bienséances qu'exige le monde, que de paraître heureux dans son intérieur, et d'être exempt de toutes les tracasseries domestiques, et incapable de ces emportements bourgeois qui caractérisent les gens sans naissance et sans éducation; mais quand on n'est plus obligé de se contraindre, combien de femmes regrettent que leurs maris ne conservent pas avec elles cette dissimulation forcée.

M. de Surgi, de retour chez lui, trouva sa femme entourée de plusieurs personnes de sa famille et de ses amies. Il l'embrassa; demanda à voir la petite; s'inquiéta des soins qu'on avait eus de la mère; lui laissa quelques jours de repos et de tranquillité, n'attendit que l'éloignement de sa famille pour s'expliquer d'un

ton tout différent. Madame, dit-il à la pauvre Honorine, je n'ai ni la sottise ni l'injustice de vous reprocher un événement qui n'a pas dépendu de vous. George est faible et languissant. J'attendais, j'espérais un fils..... Vous me connoissez trop bien pour ne pas deviner ce que je souffre; et je m'étonne que vous n'ayez pas eu encore assez de sensibilité et de délicatesse pour éloigner de mes yeux une petite créature dont l'existence m'afflige. Je mets sa vie au nombre de mes premiers revers : mais George existe encore; l'excès des soins peut fortifier sa santé et me rassurer sur l'avenir. Il commence à penser, à sentir; le moindre sentiment de jalousie, le partage des attentions et des caresses peut nuire à son repos : assurément je ne le souffrirai pas; et je dois m'expliquer, puisque vous n'avez pas su me prévenir. La marquise, inquiète, trem-

blante et bien faible encore, ne put répondre que par la touchante expression de ses regards. Mon ami, lui dit-elle, cet enfant apprendra de moi à vous chérir. Je n'ai pas besoin d'être aimé, reprit M. de Surgi avec dureté. Vous ne vous formez pas, madame, et vous mettez beaucoup trop d'importance à toutes ces niaiseries de sentiments qui m'intéressent fort peu. Choisissez une nourrice qui m'emmène cet enfant à quarante lieues d'ici, et ne m'en parlez plus. Je veux qu'elle s'appelle Nada : c'est un mot espagnol qui signifie *rien*, et c'est ainsi que je regarde tout ce qui vient de se passer.

En disant cela, le marquis prit tranquillement son chapeau, et sortit en feignant de ne point apercevoir les pleurs de la malheureuse Honorine, qui ne pouvait plus contenir sa douleur. L'instant d'après, M. de Surgi rentre, amenant près du lit d'Hono-

rine une dame de leur société, et qui n'était pourtant ni du choix ni de l'intimité de la marquise. — Ma chère comtesse, lui dit-il, vous m'aiderez à consoler ma chère Honorine; son enfant part demain. Je ne saurais souffrir qu'elle ajoute aux soins qu'elle prend déjà de mon pauvre George. J'avoue que mon Honorine m'est plus chère que tout le reste. —Excellent mari, dit la comtesse en minaudant; en vérité on n'imagine point qu'il y ait, dans une ville comme Paris, un ménage semblable au vôtre; je ne connais rien de si édifiant. Pauvre petite femme, dit la comtesse en entrant, je crois en vérité qu'elle a pleuré sa poupée..... Ne vous fâchez pas, marquise; mais un enfant de huit jours, à quoi cela ressemble-t-il? Pour rien au monde je n'oserais y toucher; j'aurais trop peur de le casser. Un regard extrêmement sévère avait indiqué à la marquise ce qu'elle devait

répondre : elle s'efforça de sourire, essuya doucement ses yeux, et donnant un baiser à la petite, qui était couchée sur le pied de son lit, elle assura madame de Nelbœuf qu'elle était beaucoup plus raisonnable que son mari ne le disait. L'idée d'éloigner cet enfant vient de moi, dit-elle, à la comtesse; mais je n'ai point encore trouvé la femme et le lieu qui lui conviennent. Les hommes n'entendent rien à cela, et je ne cède à personne le droit d'en décider.—Allons, marquis, votre femme a raison; elle est charmante. Mon Dieu, qu'est-ce que j'entends?... Comme cette petite crie!.... Qu'est-ce qu'elle a donc? Ah! que cela fait de mal!.... Je suis trop sensible, moi; je ne pourrais jamais voir mon enfant.

La marquise fit signe à ses femmes de l'emmener, tandis que son mari ordonnait qu'on fît venir George, dont il ne se séparait jamais qu'à

regret : l'enfant arriva un tambour à la main, qu'il frappait de toute sa force. Madame de Nelbœuf, craignant qu'un tel bruit n'incommodât la marquise, s'élança pour le lui ôter : mais George, pâle de colère, se jette sur elle, l'égratigne, tente de déchirer sa robe, son schal, et eût fait bien pire si ses forces eussent repondu à sa fureur. Le marquis le trouvait charmant.—Voyez ce petit diable disait-il en riant ; aura-t-il du caractère, celui-là? saura-t-il se défendre? A son âge, j'étais tout comme cela.—Il sera élevé en héritier, dit la comtesse en serrant un peu les lèvres ; car elle n'était pas frappée de l'amabilité de cet enfant.—Ma foi, reprit le marquis, s'il y a des êtres qu'il faille former de bonne heure à la contrariété, je ne pense pas que ce soit George ; je lui laisserai assez de bien pour n'avoir jamais tort. A force de joujoux et de bonbons on parvint à apaiser

George et à le distraire de son tambour, sans lui donner le chagrin d'obéir. Ce minutieux détail ne trouve sa place ici que parce qu'il explique naturellement toute l'éducation qu'on lui donnait. Il était défendu à tout ce qui l'entourait de lui causer le moindre chagrin; ses volontés, ses caprices soumettaient tout à ses lois : ce qui ne l'empêchait pas d'être un enfant assez malheureux; parce qu'il désirait souvent des choses impossibles ou dangereuses pour sa vie. Un refus alors l'exposait également; les convulsions du désespoir semblaient prêtes à l'étouffer : mais quel que fût ce danger, il était moins réel que celui de former à George un caractère irascible, absolu, indépendant, et façonné de si bonne heure à l'égoïsme et à l'intérêt, que sa propre mère ne put, ni par son exemple ni par ses conseils, faire germer dans son ame le moindre trait de sensibi-

lité; elle n'avait que des douleurs à attendre de celle qui l'attachait à sa fille. L'inflexible M. de Surgi l'avait envoyé dans un village éloigné de trente lieues. Il défendait qu'on la nommât devant lui; et quand les lettres de la nourrice tombaient entre ses mains, qu'il apprenait que Nada se portait à ravir, il ne pouvait se défendre d'un dépit qui bientôt se changea en haine contre cet innocent enfant. On commençait à espérer que George vivrait; mais, outre que sa figure était ignoble et basse, un défaut déjà trop prononcé à sa taille annonçait qu'il serait inévitablement bossu. Plus le marquis pensait qu'une immense fortune était nécessaire pour couvrir tous ses défauts, et plus il s'affligeait que l'existence de Nada lui en retranchât une partie. Il avait un peu compté sur les premiers dangers de l'enfance; mais peu à peu il se familiarisa avec l'idée de ne point

attendre les événements. Si la nature était entièrement éteinte en son cœur, l'idée d'un grand crime l'intimidait encore : dès qu'il eût repoussé celle d'attenter aux jours de l'enfant, tout autre moyen de s'en débarrasser lui parut légitime; et parmi les liaisons obscures qu'il avait conservées, il ne lui fut pas difficile de trouver une complice de ses forfaits : une fort jolie fille, qu'il avait connue, avait pour amant l'intendant d'un de ses amis; cet homme, égaré par l'amour, voulut faire sa fortune, l'épouser et l'emmener à Saint-Domingue. Le marquis, instruit de toutes ces circonstances, engagea Lucile à faire valoir le sacrifice qu'elle faisait en quittant sa famille et son pays; bien sûr même que la passion que son amant avait pour elle surmonterait la plus juste délicatesse, il l'engagea à lui faire une fausse confidence : Lucile devait avouer qu'elle était déjà mère, et exi-

ger qu'il reconnût son enfant, dont elle dirait que le père était mort à l'armée. Une somme de vingt mille francs devait lui être comptée le jour où on lui remettrait Nada, qu'elle s'engageait à ne point ramener en France, et à ne jamais instruire de sa véritable existence.

Cette pauvre petite était sevrée, marchait seule, et entrait déjà dans sa deuxième année. Mais M. de Surgi avait résisté à toutes les prières d'Honorine, et ne voulait pas qu'il fût question de la rappeler près de lui. Ce n'était même qu'à son insu que la marquise était parvenue à la voir plusieurs fois, prenant pour cet enfant ce surcroît de tendresse qu'inspirent le malheur et l'injustice des hommes. Pauvre enfant, disait-elle en l'arrosant de ses larmes, tu n'auras que moi pour te chérir, pour protéger ton enfance et ta vie; ta destinée double mes devoirs, et mon cœur les ac-

quittera tous. Mais le marquis, impatient d'ôter de son esprit l'idée importune de Nada, prétexta un voyage, et se rendit à l'insu de tout le monde dans le petit village où son enfant était nourri.

La mère Michel, veuve depuis un an et mère de cinq enfans, aurait eu bien de la peine à vivre sans les générosités continuelles de la marquise. Elle s'attendait de jour en jour à ce qu'on lui retirerait la petite; et lorsqu'elle reconnut le marquis, un juste pressentiment de cette séparation la jeta dans un extrême chagrin; toutefois elle fit ce qu'elle put pour le bien recevoir, s'excusant de son mieux sur l'impossibilité de le traiter aussi bien qu'elle l'aurait voulu. Mais venant à songer tout d'un coup que l'objet de son voyage était sans doute de revoir son enfant, elle appela Marguerite, sa fille aînée, qui jouait avec Nada dans la cour, et prenant

l'enfant dans ses bras, elle la porta avec empressement dans ceux de son père, ne s'inquiétant que de sa toilette, qui était fort négligée, mais ravie de lui faire remarquer combien elle était fraîche, jolie, et déjà avancée pour son âge.

Persuadée qu'aucun détail n'est indifférent pour un père, elle racontait, avec autant de confiance que de naïveté, au marquis, ce que cette pauvre enfant avait souffert pour ses dents, par la coqueluche, et tous les petits accidents qu'elle avait déjà éprouvés.

M. de Surgi avait peine à dissimuler l'ennui et l'humeur que lui causait cet entretien, il dit à la nourrice qu'il était fatigué, et désirait qu'elle pût lui servir quelque chose; qu'il la prierait ensuite d'éloigner sa famille et de rester seule avec lui, parce qu'il était venu pour parler de choses importantes qui demandaient

de la discrétion et seraient pour elle d'un grand intérêt. — N'est-ce pas l'heure où cet enfant dort? dit-il à la mère Michel; il ne faut pas déranger ses habitudes pour moi: sa santé m'est trop chère pour la risquer.

Quoique la mère Michel eût fort peu de pénétration, elle comprit que la présence et le bruit que faisait la petite importunaient le marquis, elle dit à Marguerite de l'emmener jouer chez la voisine, et lui demanda pardon avec beaucoup de honte, et de timidité.—Monseigneur m'excusera, lui dit-elle avec embarras; nous autres gens de la campagne, nous attachons de l'importance à bien des choses qui ne sont pas faites pour occuper des personnes comme vous. Dame, quand nous avons un enfant à élever, c'est une affaire pour nous; nous n'avons que cela en tête... Si mon pauvre mari vivait encore, il m'aurait fait taire plutôt, c'est lui, qui

avait de l'usage!... Son oncle le curé lui avait appris le monde, à lui! mais moi... — Vous, la mère Michel, vous m'avez l'air d'une très-bonne femme, qui a fort bien fait son devoir. Quant à l'usage... il n'est pas nécessaire que vous en ayez, de la docilité... du respect pour vos maîtres, et pour ceux qui vous veulent du bien, voilà l'essentiel.—Oh! pour l'obéissance, monseigneur n'a qu'à parler, j'en sais assez pour cela. — J'y compte, reprit le marquis d'un ton de dignité qui acheva d'en imposer à cette bonne femme.

Tout en lui répondant, elle mettait le couvert... Du linge grossier, mais blanc, une soupe au lard, des œufs, de la crême, et un lapin domestique qu'un homme du pays voulut bien céder à la mère Michel, ne faisaient pas un repas fort splendide, mais le marquis était si préoccupé, et mangeait avec tant de distraction, qu'il

parut content de tout. Ce qui le surprit pourtant un peu dans un ménage qui paraissait fort misérable, ce fut de trouver près de lui un beau couvert d'argent, une timbale de même métal, et enfin de voir poser sur la table deux bouteilles d'excellent vin, auxquelles il fit très-volontiers honneur. — Vous n'êtes pas si pauvre que je le croyois, dit-il à la nourrice; voila du vin, aussi bon que celui que j'ai dans ma cave.—Oh dame, dit la mère Michel en souriant, c'est peut-être bien, parce qu'il en vient aussi. Et le vin... et cette belle argenterie, serait-ce des gens comme nous qui acheterions cela? Mais monseigneur n'a-t-il pas la reine des épouses, une dame si grande, si généreuse, et qui aime tant sa petite Nada; n'est-ce pas elle qui m'a donné tout cela la dernière fois que je lui avions amené son enfant, il y a bien de cela trois mois. — Trois mois que vous êtes

venus à Paris, nourrice? — Mais je pense ben qu'oui. Monseigneur n'était pas à l'hôtel, ni ben d'autres fois encore, ce qui fait que je ne l'ai guère vu, et que j'avais de la peine à me remettre sa physionomie lorsqu'il est entré.

De cette manière le marquis apprit que madame de Surgi lui avait caché qu'elle voyoit souvent sa fille, et qu'il lui serait plus difficile de l'éloigner d'elle qu'il ne l'avait d'abord imaginé; mais le plan qu'il avait formé lui paraissait si bien conçu, qu'il ne voyait aucune difficulté à son exécution. Tout en dînant, il posa sur la table une bourse pleine d'or, et trouva divers prétextes pour étaler ce qu'elle renfermait. La mère Michel ouvrait les yeux avec une surprise mêlée de respect.

A mesure que le marquis buvait le bon vin qui lui était offert de grand cœur, il paraissait causer avec plus

d'abandon et de familiarité avec la nourrice; il la força de s'asseoir, et même de boire à sa santé; il lui demanda ensuite ce qu'elle ferait si tout l'or qu'elle voyait là était en son pouvoir.—Ah! monseigneur plaisante, reprit la mère Michel, ce n'est pas seulement à nous de penser à cela. — Qui sait, disait le marquis; tout le monde n'est pas né riche: il y en a qui le deviennent tout d'un coup; enfin dites moi ce que vous feriez de cet argent. — Oh! dame, reprit-elle, je marierais ma pauvre Marguerite à son amoureux, qui est un brave garçon, mais qui n'a rien; et puis je mettrais Jacques en apprentissage à Paris, et puis j'aurais une vache pour m'aider à nourrir les trois autres, qui sont encore trop jeunes pour travailler. — Bravo, bravo, dit le marquis avec vivacité; je vois que vous êtes digne du bien que je veux vous faire. Mère Michel, allez voir si toutes les portes

sont bien fermées, dites à vos enfants de nous laisser tranquilles, et causons tous deux de bonne amitié.

Ah! monseigneur est trop bon !.. Oh! le digne homme! disait-elle. Que ces grands seigneurs sont humains : c'est le bon Dieu qui m'envoie celui-là. Et tout en bégayant mille bénédictions pour toute la famille de sa petite Nada, elle allait fermer les verroux... les volets, exempte de toute inquiétude pour elle-même; car, outre qu'elle n'était ni jeune ni jolie, elle ne pensait seulement pas qu'un marquis fût un homme, ni qu'il pût s'abaisser jusqu'à elle. Si elle était émue, c'était de curiosité et d'espérance, car elle voyait clairement que son sort allait changer; et se plaçant de l'autre côté de la table vis-à-vis de laquelle le marquis était assis, elle fixa les yeux sur lui, pour ne pas perdre un mot de ce qu'il voulait lui annoncer.

CHAPITRE II.

Quelle que soit la perversité d'un homme sans religion et sans mœurs, le vice lui-même a sa pudeur, et se trouve gêné par la présence d'un être vertueux, sincère, qui doit moins sa confiance à la simplicité de son esprit qu'à la droiture de son cœur : le marquis parlait à la mère Michel sans la regarder franchement ; il était tout surpris lui-même qu'avec une paysane sans éducation, tous les mots ne fussent pas propres à bien exprimer sa pensée ; et après quelques phrases fort entortillées, et que la mère Michel ne paraissait pas comprendre, il lui demanda brusquement si elle n'avait jamais ouï dire que chez de grands seigneurs comme lui il y avait quelquefois des secrets... des intérêts de famille

qu'il est impossible de révéler. — Je n'ai pas ouï dire cela, reprit la mère Michel embarrassée. — En sorte que si j'avais un ordre assez singulier à vous donner, vous croiriez peut-être qu'il vous est permis de m'interroger. — Non monseigneur, non en vérité ; je commencerais d'abord par obéir. — Et c'est en cela, nourrice, que vous feriez la fortune de vos enfants et la vôtre... Alors le marquis, remarquant très-bien combien cette brave femme était séduite par l'idée de faire un sort à ses enfants, lui expliqua avec tous les détails nécessaires, qu'après avoir remis la petite Nada dans les mains d'une jeune dame qui viendrait avec lui la chercher dans un lieu dont ils conviendraient ensemble, il faudrait qu'elle continuât sa route pour Paris, qu'elle descendît à son hôtel pour annoncer à la marquise que sa fille était morte, qu'elle feindrait la plus grande douleur, et se garderait bien

surtout de lui laisser soupçonner qu'elle l'avait vu depuis peu. — Oh! mon Dieu, monseigneur, êtes-vous bien sûr que la belle dame aura bien soin de cette chère enfant? et quand je dirai qu'elle est morte, au moins ce ne sera pas vrai, j'espère! — Mère Michel, reprit le marquis d'un ton sévère, vous oubliez il me semble que je suis votre maître, et que je suis le père de cet enfant; vous vient-il en pensée que je puisse lui vouloir du mal! — A Dieu ne plaise; ce n'est pas là ce que j'ai voulu dire... Ah! la pauvre chère dame, qu'elle aura de chagrin!... Mais monseigneur est bien le maître... peut-être bien qu'il sait mieux que moi pourquoi il fait cela. — Mère Michel, voilà ce qu'il fallait dire d'abord... Je vous pardonne une première réflexion; la seconde vous priverait de mes bienfaits sans retour. L'air soumis de la mère Michel annonçant assez qu'elle ne s'y

exposerait pas, il continua à lui donner toutes les instructions dont elle avait besoin, lui parlant comme à une personne bien d'accord avec lui sur le fond de la chose, et dont il ne pouvait plus craindre ni résistance ni indiscrétion. Il affecta de la louer pourtant de sa réserve à l'interroger; c'est surtout, reprit le marquis, ce témoignage de votre parfaite estime que je veux récompenser : il convient à un homme de mon rang de le faire noblement; car ayant le pouvoir de faire beaucoup de mal, il est juste de faire beaucoup de bien... L'ayant de cette manière tout à-fait intimidée, il lui remit vingt pièces d'or, et lui en promit deux cents le jour ou la marquise serait instruite par elle de la mort de son enfant.

La pauvre mère Michel, tout étourdie encore de ce qu'elle venait d'entendre, tendit la main, reçut l'argent, et se trouvant déjà engagée par la

reconnaissance, elle regarda le marquis comme son bienfaiteur, comme le meilleur et le plus généreux des hommes; elle ne songea qu'à le remercier dans les termes les plus vifs, laissant éclater franchement sa joie, montrant de l'empressement à exécuter ses ordres, et apprenant à regret que ce n'était que dans huit jours qu'elle devait déposer Nada en d'autre mains, et recevoir le prix de l'imposture à laquelle elle s'était engagée.

C'est une découverte agréable pour les gens vicieux, que de rencontrer partout des gens qui leur ressemblent, et de ne pas être forcé à estimer la classe obscure et laborieuse, dans laquelle ils trouveraient souvent des exemples de vertus.

Le marquis, quoique satisfait de la soumission de la mère Michel, souriait amèrement de sa facilité : quelle est, se disait-il, la grossière erreur de

ceux qui veulent penser qu'il y a plus de sentiments et de mœurs au village que dans la capitale.

Plus timide que les gens riches, moins sûre d'être coupable avec impunité, plus loin des occasions qui mènent à la fortune, on attribue à leurs principes, la nullité de leur existence; mais offrez-leur un appui pour le crime, ouvrez une porte à leur ambition, et vous verrez qu'il est de la nature de l'homme de vouloir être riche, indépendant, heureux, à tout prix et par tous les moyens.

C'est par cette réflexion, où M. de Surgi trouvait l'apologie de toute sa vie, qu'il termina cette visite à la mère Michel.

Sentant vaguement qu'il n'était pas un père tendre, ni bien empressé de caresser son enfant, elle ne le remit pas même sous ses yeux, et le fit sortir du village par des sentiers détournés, le marquis ne voulant point

être vu du voisinage, au grand regret de la mère Michel, qui mourait d'impatience de se vanter des dons qu'elle avait déjà reçus, et qui sentait combien il lui serait difficile de garder le secret sur ceux qu'elle attendait encore.

CHAPITRE III.

La possession de vingt louis était un événement trop remarquable dans un ménage comme celui de la mère Michel, pour qu'elle eût pu en disposer sans être interrogée par ses enfants; et d'ailleurs les deux aînés étaient d'âge à apprécier un tel bonheur.

Ils virent la juste récompense des soins que leur mère avait donnés à la petite Nada, on la combla de caresses pour reconnaître la prospérité qu'elle amenoit à la maison, et on éleva jusqu'aux nues, la générosité du marquis. Les petites provisions de toute la semaine, furent mangées le soir même; et, ce qui n'était pas arrivé dans toute la vie de la mère Michel, la cloche du village sonna minuit avant qu'on eût parlé de se mettre

au lit. Cette brave femme, tout étonnée elle-même de l'espèce de désordre où venait déjà de l'entraîner sa joie, se hâta de porter la petite Nada dans son berceau : Mes enfants, s'écria-t-elle, et la prière! et la prière!... le jour où le Seigneur nous prodigue ses bienfaits, s'est donc passé sans le remercier... réparons cette faute, et mettons-nous à genoux. Jamais ces cœurs innocents n'avaient été plus ouverts à la piété et à la reconnoissance : ils se prosternèrent autour de leur mère, répétant avec ferveur l'oraison dominicale, qu'elle récitoit tout haut; mais quand elle voulut ajouter à la prière ordinaire une action de grâce sur tout ce qui venait de lui arriver... son cœur se serra... une inspiration subite, mais pressante, sembla l'avertir que le ciel repoussait l'hommage impur, qu'elle allait lui offrir; déjà sa conscience, plus éclairée que son esprit, lui faisait sentir qu'il ne lui

était pas permis de dire que Nada était morte, de tromper sa malheureuse mère et le public à cet égard. Les deux cents louis promis par le marquis étaient une récompense trop forte pour être légitime... et s'il lui plaisait encore d'étendre aussi loin sa reconnaissance, comment elle-même allait-elle s'acquitter de celle qu'elle devait à la mère de Nada?.. Qui lui donnerait le courage de déchirer son âme, l'audace d'inventer mille détails douloureux pour la confirmer dans son erreur? et si la généreuse marquise croyait encore devoir payer les larmes hypocrites qu'elle avait promis de répandre, recevrait-elle d'un front tranquille le double prix de sa fausseté et de sa trahison; frappée d'une manière confuse, de l'idée qu'elle allait commettre un crime, elle se leva brusquement, n'acheva point sa prière, et se coucha en oubliant même d'embrasser ses enfans. Mais loin que le

silence et l'obcurité ramenassent le calme dans ses idées, le combat intérieur qui se livrait dans son âme augmenta son trouble, et ne lui permit pas un instant de repos, la mère Michel aimait l'argent, elle prévoyait bien qu'en refusant de servir le marquis elle n'avait plus rien à espérer de lui, et toutes les mauvaises raisons qui pouvaient rassurer sa conscience s'offrirent à son esprit; elle se disait... qu'un père était bien le maître de disposer comme il le voulait de son enfant... que ce n'était pas à une pauvre paysane ignorante comme elle, à juger ses maîtres,.. Le marquis avait parlé de secrets de famille... c'était peut-être pour le bonheur même de Nada, qu'il voulait la soustraire à son épouse... La belle raison de croire qu'une chose est blâmable parce qu'on ne la comprend pas... Enfin si la mère Michel eût été une femme mondaine, dissipée, étourdie,

par les plaisirs... endurcie par les sophismes, les exemple ou les conseils, elle eût été perdue, sans doute; mais restée seule avec elle-même... avec le souvenir d'une vie irréprochable jusqu'à ce jour, le seul doute était un supplice, et elle résolut de s'en délivrer en se soumettant d'avance au guide religieux qu'il lui était facile de consulter.

Dès que ses enfants furent levés, elle les envoya aux champs, et le visage plus altéré que s'il lui fût arrivé le plus grand malheur, elle se rendit chez le curé du lieu, qui, plein de mérite, et de bienveillance, ne dédaignait pas de venir souvent partager ou adoucir les peines du troupeau qui lui était confié... Le bon curé disait son bréviaire lorsqu'elle entra chez lui. Accoutumé à recevoir des confidences d'un fort petit intérêt, il ne jugea pas qu'il fût pressant de s'interrompre; et ayant fait signe à la

mère Michel de s'asseoir auprès du feu, il continua. Mais malgré le desir qu'il avait de ne pas être distrait, l'agitation de cette brave femme ne lui échappa pas; plus elle approchait du moment où elle devait demander des conseils, et plus elle sentait qu'ils lui étaient inutiles pour connaître son devoir; elle soupirait... se levait, se rasseyait... levait les mains jointes au ciel, et les laissait retomber sur elle avec tous les signes du trouble, et du découragement.

Dès que le digne pasteur eut remarqué cet état, il n'hésita plus, posa son livre, et courut se placer près d'elle, avec cet air d'intérêt qui détermine la confiance et fait cesser l'embarras.

La mère Michel, sentant bien que l'aveu qu'elle allait faire détruirait toutes ses espérances de fortune, et ne pouvant s'empêcher de la regretter, tenta presque involontairement

de corrompre son juge : elle peignit le marquis comme un bien brave seigneur..... dont elle ne pourrait jamais faire penser du mal, sans une grande ingratitude; plus adroite pour défendre ses intérêts qu'on ne devait l'attendre de son intelligence ordinaire, elle répondait d'avance aux objections qu'elle prévoyait, quand le bon curé, qui observait à merveille tous ses petits détours, la pria avec douceur, mais avec fermeté, de s'expliquer plus franchement. Quoiqu'il ne voulût point arrêter la mère Michel dans un récit qui paraissait lui coûter beaucoup, il lui fit répéter plusieurs fois les discours du marquis, et ce qu'il exigeait d'elle.

La grande fortune de M. de Surgi ne permettait pas de croire qu'un enfant de plus fût une charge onéreuse dans sa famille; en sorte qu'il ne devinait pas ses motifs.

L'expérience du curé ne lui avait

point encore appris qu'il existât de ces caractères impérieux, violens, qui ne veulent se soumettre ni aux hommes ni aux choses, qui font taire la nature elle-même lorsqu'elle n'est pas d'accord avec leurs vœux secrets, et sont accoutumés à triompher de tout, en payant avec de l'or l'exécution de leurs désirs.

Le résultat de cet entretien fut tel que la pauvre nourrice s'y éta t attendu. Le curé voulant qu'elle trouvât en elle-même la récompense de son sacrifice, ne lui fit pas même sentir qu'elle eût été déjà coupable en hésitant; il loua sa franchise, affermit sa bonne volonté en témoignant qu'il n'en doutait pas, et finit par lui faire une peinture si vive des remords qui eussent sans cesse accompagné sa faute, qu'elle se regarda comme délivrée d'un grand poids; remercia mille fois le curé; reprit sa gaieté ordinaire, et se soumit d'a-

vance à tout ce qu'il lui restait à faire.

Le curé avait d'abord jugé qu'il suffirait que la nourrice ramenât Nada dans les bras de sa mère, sans expliquer ses véritables motifs; mais un plus mûr examen lui fit penser que M. de Surgi ne manquerait pas de trouver quelque autre moyen de se débarrasser de son enfant, resté sans défense, tant que sa malheureuse mère ne serait point instruite du danger qu'il avait couru et de l'ennemi qu'elle avait à redouter.

Il fut donc résolu que la nourrice partirait dès le lendemain pour Paris, et que la marquise serait informée de tout ce qui s'était passé. Quant aux vingt louis qu'elle avait reçus, comme ils pouvaient-être sans exagération le prix de ses services passés, le curé pensa qu'il suffisait qu'elle le déclarât à madame de Surgi, ne doutant pas qu'elle n'approuvât qu'ils lui restassent.

L'arrivée de la mère Michel surprit beaucoup la marquise, qui ne permettait pas qu'elle lui emmenât son enfant sans qu'elle lui en eût formellement donné l'ordre; mais son mari étant absent, le plaisir de la revoir ne fut point troublé par la crainte; elle n'eut pas même le courage de lui en faire des reproches; et, après avoir fait à Nada les plus tendres caresses, elle remarqua l'air inquiet de la nourrice, et soupçonna qu'elle venait lui rendre le cher dépôt qui lui avait été confié.

Une longue et pénible explication, dans laquelle la pauvre femme cherchait à accorder le respect qu'elle devait à son maître sans détruire la force de l'accusation qu'elle formait contre lui, porta la lumière la plus cruelle dans l'esprit de madame de Surgi.

Le père dénaturé de Nada la forçait à rougir de l'amour qu'elle lui

conservait encore; des torrents de larmes accompagnaient la justification qu'elle cherchait à donner de sa conduite, dont au fond de son âme elle était moins étonnée qu'elle ne paraissait l'être; elle remit sur-le-champ à la mère Michel une grande partie de la somme que le marquis lui avait promise, ne voulant pas que la vertu fût moins bien récompensée que le crime : elle exigea, à son tour, que ce fût le prix de son silence; mais pour mettre la nourrice à l'abri du ressentiment de son mari, elle la fit cacher dans un faubourg de la capitale, où elle fit venir sa famille, et la mit à l'abri du besoin pour l'avenir.

S'enfermant ensuite seule avec son enfant dans le fond de son appartement, elle s'occupa à la distraire et à la consoler de l'absence de sa nourrice. Cette pauvre petite créature bégayait avec peine quelques mots; du reste sa douleur ne portait point

le caractère de la violence, elle répondit bientôt aux caresses de sa véritable mère, et eut fait bien volontiers connaissance avec George, si cet enfant, accoutumé à s'occuper de lui sans partage, n'eût déjà annoncé un instinct de jalousie qui lui faisait repousser sa sœur avec humeur, sans rien céder à la faiblesse d'un âge que la raison ne peut pas encore guider.

La marquise ne s'apercevait que trop souvent combien son fils ressemblait d'humeur et de caractère à son père; mais pour le malheur de tous, M. de Surgi l'en aimait mieux, et sa malheureuse mère ne l'en aimait pas moins.

CHAPITRE IV.

Le marquis de Surgi ne devait point rentrer chez lui qu'il n'eût exécuté ses coupables desseins. Le jour fixé étant venu, il fut chercher sa jeune complice. L'ayant fait parer avec une sorte de magnificence qui devait en imposer à la nourrice sur le rang de celle à laquelle il confiait sa fille, ils se rendirent au lieu convenu, où la mère Michel devait les attendre dès le point du jour.

Lucile, enchantée de la fortune qu'elle avait lieu d'espérer, et qui lui coûtait si peu à acquérir, charmait le marquis par la gaieté avec laquelle elle se préparait à jouer un rôle d'importance : elle contrefaisait l'air digne et sévère de quelques femmes de qualité qu'elle avait rencontrées dans le monde, ou bien elle imitait

l'air timide et modeste de madame de Surgi. Enfin ce court voyage se termina sans qu'aucune réflexion ni aucun remords n'en eût troublé la joie.

Arrivé au lieu du rendez-vous, M. de Surgi descendit précipitamment de voiture; il entra d'abord dans l'auberge isolée où la mère Michel devait l'attendre, et vint peu de minutes après rejoindre Lucile avec un visage où se peignaient avec beaucoup d'énergie l'inquiétude et la colère d'avoir été trahi

La bonne volonté qu'il avait trouvée à la nourrice, le bonheur que lui avait donné quelques pièces d'or, la crainte même qu'il avait su lui inspirer, tout rendait sa négligence inexplicable; mais trop éloigné d'en soupçonner les véritables motifs, Lucile le calma aisément, en l'assurant qu'il ne fallait attribuer l'absence de cette bonne femme qu'à des circonstances toutes naturelles, et dont elle

était sans doute plus affligée que lui-même ;.... elle ou Nada pouvait être sérieusement malade ;...... peut-être aussi avait-elle oublié le jour où elle devait amener cet enfant... Enfin cette anxiété ne pouvoit pas être longue ; puisque le village qu'habitait la mère Michel n'était qu'à un quart de lieue, le marquis pouvait s'y rendre, seul et à pied, pendant qu'elle s'arrêterait en déjeûnant dans l'auberge qui se trouvait là, et où l'on montrait beaucoup d'empressement de la recevoir.

Le marquis était l'homme du monde le moins accoutumé à supporter l'attente et la contrariété; il soulagea son humeur en maltraitant Lucile par les propos les plus durs, et ne lui offrit pas même la main pour descendre de voiture, à la grande surprise des gens de l'auberge, qui ne concevaient pas qu'une si belle dame voulût bien le souffrir. On en conclut que le mar-

quis était son mari, et sa grande jeunesse inspirant de l'intérêt, Lucile s'amusa encore à jouir pendant quelques heures d'une considération à laquelle elle avait si peu de droit.

Pendant ce temps, le marquis arrivait au village, il remarqua tout de suite que la maison de la mère Michel était fermée : un écriteau attaché à un volet indiquait qu'elle était à louer; mais il trouva deux vieilles femmes qui étaient sur la porte, et ne demandaient pas mieux que de bavarder sur l'événement qui l'intéressait.

Elles étaient fort piquées que la mère Michel fût partie sans leur faire aucune confidence, et s'en vengeaient par des conjectures aussi malignes que ridicules.

Le marquis n'était pas connu en cet endroit, ainsi on crut lui apprendre que la mère Michel avait un beau nourrisson appartenant à un seigneur bien riche qui habitait Paris.

Personne ne se rappelait de son nom, mais c'était sans doute un seigneur bien généreux, car on avait vu des pièces d'or dans les mains de la mère Michel il n'y avait pas plus de huit jours ; elle était laide, et déjà mère de bien des enfants ; mais, disait finement une de ces commères, on est folle à tout âge... du vivant même de son mari, elle avait une connaissance dans le pays ;... enfin, tout le bataclan a disparu, disait cette femme dans son langage trivial, la nourrice, le nourrisson, les quatre enfants ; et Dieu sait où tout cela est maintenant... mais n'importe, ce n'est pas pour bien faire qu'on se cache ; Dieu les voit où ils sont, et punit les ingrats,... car elle avait bien souvent, disait-elle, gardé son enfant... et elle était partie sans lui donner seulement une pièce de vingt sous. — Fi, fi ; on ne prospère pas en agissant ainsi.

Le marquis, bouillant de colère, ne crut pas nécessaire d'en entendre davantage, il tourna brusquement le dos à ces femmes, et rejoignit Lucile, qui ne fut pas moins consternée que lui, quand elle apprit que la nourrice et l'enfant étaient disparus sans qu'on pût leur en donner le moindre renseignement dans le pays; la vérité se présenta alors à son esprit. — C'est peut-être quelque chose comme des remords, dit le marquis à Lucile; ces gens de campagne sont si bêtes, si plein de préjugés !.. vous verrez que je trouverai Nada dans le sein de sa tendre mère, que la mère Michel aura tout dit, et qu'on me réserve la scène la plus tragique qui ait jamais ennuyé un pauvre mari. — Vous n'êtes pas homme à l'endurer longtemps, reprit Lucile. — Ni à changer de résolution : je ne veux point entendre parler de cet enfant : que madame de Surgi en fasse tout ce qu'elle

voudra ; je n'ai qu'un fils... Assurément mon pauvre George n'aura pas la douleur de partager sa fortune avec une petite fille que je n'ai jamais pu souffrir. — N'oubliez pas, dit Lucile, que vous avez une autre mère à son service. — Nous verrons cela, dit froidement le marquis, s'embarrassant fort peu du chagrin qu'il causait à Lucile, et de la déclaration inutile qu'il lui avait fait faire à son amant; celle-ci voulant s'en faire valoir près de lui, hasarda quelques reproches, mais il s'en moqua, et la traita avec le mépris qu'ont entre eux les scélérats quand ils n'ont plus besoin de complices, et qu'ils n'ont rien à craindre de ceux qu'ils voulaient employer.

Lucile pleura, et le marquis remarqua avec son cynisme ordinaire, combien les femmes les plus jeunes étaient faciles à séduire par l'intérêt: honneur, vertu, scrupule, délicatesse, tout cède à l'argent... George

l'apprendra de moi, répéta plusieurs fois le marquis, se rapelant en ce moment, avec une sorte de satisfaction et d'orgueil, combien cet enfant indomptable, intéressé, capricieux et violent, avait déjà de disposition à lui ressembler.

CHAPITRE V.

M. de Surgi entrant dans son hôtel par une des portes du jardin dont il avait la clef, se trouva près de la marquise avant qu'elle fût informée de son retour, et jamais sa présence ne pouvait causer plus de trouble et d'embarras.

Nada venait de casser sans le vouloir un des plus jolis joujoux de son frère : il était échappé des ses petites mains, trop délicates pour le porter. George, que l'on cherchait à apaiser par mille présens de plus de valeur que celui qu'il venait de perdre, les jetait tous avec emportement au visage de sa mère ; et si l'on n'eût pas garanti Nada de sa fureur, elle eût peut-être reçu un des coups dangereux qu'il cherchait à lui porter. La marquise frémissait de voir s'établir

entre eux une si violente querelle, quant la présence inattendue de son époux pensa la faire évanouir.

Depuis huit jours elle se préparait à la pénible explication qu'elle devait avoir avec lui au sujet de l'enlèvement de sa fille; mais la circonstance du joujou brisé, toute minutieuse qu'elle fût en elle-même, lui était si peu favorable, qu'elle resta interdite, serrant seulement plus étroitement contre son cœur la pauvre petite Nada, que le bruit et la frayeur faisaient doucement pleurer.

George courut se jeter dans les bras de son père, disant que la marquise l'avait battue, parce qu'elle voulait qu'il cédât à sa sœur toutes les belles choses qu'il lui avait données; que cette petite créature était déjà si méchante et si mal apprise, qu'elle cassait tout, exprès pour le faire mourir de chagrin, — Rassure-toi rassure-toi reprit M. de Surgi en embrassant

son fils, ton père est venu à temps pour te défendre, et pour punir ceux qui t'affligent; va dire à Jean de te promener sur mon petit cheval, et laisse-moi avec madame ; va George, va cher enfant; ta mère ne te fera plus de mal, je te le promets. — Au moins papa gronde-la bien. Ah! la méchante maman!... sans toi, elle m'aurait tué. — La marquise, révoltée de ce dernier trait, aussi odieux qu'il était faux, reprit un peu d'assurance, et dit à son mari qu'elle ne pensait pas qu'il lui fût nécessaire de se justifier d'un mensonge si atroce; George sera un monstre, s'écria-t-elle avec vivacité; oui, monsieur, si nous ne pouvons pas vaincre son mauvais naturel, vous maudirez tout le premier le jour de sa naissance. — Celle de Nada vous consolera, reprit le marquis ironiquement... En vérité, madame, vous m'avez ménagé une surprise charmante en la faisant revenir ici... Où

donc est la nourrice, que je la félicite du bon état dans lequel elle nous rend cet enfant.

La Marquise, troublée par la présence inattendue d'un époux et d'un maître qu'elle redoutait affreusement, oublia toute la modération qu'elle s'était promise ; et prenant un air de fierté qui lui était naturel quand la douceur de son caractère ne le tempérait pas, elle osa lui répondre... Que la mère Michel était à l'abri de ses séductions, et de ses menaces;.. qu'elle méprisait le honteux salaire qu'il avait offert à sa trahison, et qu'il ne lui restait qu'à rougir d'avoir cherché à la corrompre en vain. »

A ce discours, qui ne permettait plus à M. de Surgi de douter que la marquise ne fût instruite de tout, rien ne peut donner idée de la violence où il se porta; arrachant Nada des bras de son épouse, il allait peut-être

commettre le plus lâche... le plus atroce de tous les crimes, quand cette malheureuse, mère trouvant dans son désespoir et dans un danger si pressant des forces surnaturelles, ressaisit son enfant avec adresse, reçut elle-même le coup qui lui était destiné, et tomba au pied d'une table avec un bruit qui fut entendu au dehors, et amena à son secours une de ses femmes, qui n'en était pas éloigné. — Soignez votre maîtresse, lui dit le marquis avec une tranquillité apparente, elle a une violente attaque de nerfs, et je vais moi-même chercher le médecin. Madame de Surgi, étendue par terre, les cheveux épars, légèrement blessée à la tête, mais le visage couvert de sang, offrait le tableau le plus touchant et le plus singulier que l'on puisse peindre; elle n'était point évanouie, et loin que sa physionomie expressive et noble peignît la souffrance au mi-

lieu de toutes les traces de la douleur, son regard et son sourire exprimaient la joie. — Julie, dit-elle à sa femme de chambre, qui s'empressait de la relever, concevez-vous mon bonheur? Nada, ma pauvre enfant, n'a rien ; elle n'a aucun mal.... elle devait être tuée dans ma chute, et voyez comme elle me sourit.... elle croit que c'est pour la divertir que je me suis jetée par terre ; un Dieu puissant a veillé sur elle. — Mais, vous-même, madame... oh Dieu! vous pâlissez... En effet, la marquise, qu'une foule de sentiments violents avait soutenu jusqu'alors, tomba sans connaissance. Julie ayant appelé du secours, la porta sur son lit, et la déshabilla entièrement sans que les soins ordinaires pussent rappeler ses sens. Le chirurgien de la maison avait été mandé. Il décida que la blessure n'était pas dangereuse, saigna madame de Surgi, et n'indiqua d'autre remède que

le repos. Mais des symptômes extérieurs n'avaient pu lui indiquer la véritable source du mal;... la fièvre et le délire survinrent dans la nuit même, et ce que la marquise eût voulu ignorer elle-même eût été divulgué sans la moindre réserve, si Julie, tendrement attachée à sa maîtresse, n'eût eu la prudence d'écarter tous les témoins; et de rester seule à la garder jour et nuit.

Devinant bien alors que la vue de son enfant était la chose le plus propre à la calmer, elle ne permit point qu'on l'éloignât un seul moment de la chambre; elle la mettait souvent sous ses yeux, cherchait à l'attendrir, persuadée que les larmes seules pourraient apporter du soulagement à ses maux. Cette méthode que la sensibilité avait dictée à cette fille simple et sans expérience, fut couronnée par le succès. Madame de Surgi reconnut sa fille, la baigna de ses pleurs,

et comprit, par ses soins même de Julie, qu'elle avait sans doute trahi son secret.

Elle lui demanda alors avec empressement depuis combien de temps elle était malade, et ce que le marquis était devenu après son accident. Elle n'apprit point sans une sorte de surprise qu'il n'avait pas paru à l'hôtel; mais le comte Hippolyte, son plus intime ami, était venu plusieurs fois demander de ses nouvelles : Julie était persuadée que le marquis n'avoit point quitté la capitale, et qu'il était caché chez lui.

Quoique ce ne fût qu'une simple conjecture, elle ne laissa pas que de fixer toutes les idées de la marquise.

On ne vit point dans le monde sans comprendre l'égarement où peut conduire les passions et les vices ; mais les personnes profondément corrompues sont les seules qui savent qu'on peut rester criminel sans remords : il

est doux aux autres de penser que dans la vie la plus perverse il y a toujours une heure pour le repentir, et madame de Surgi ne douta pas un instant que cette heure ne fût sonnée pour son mari.

A ce motif d'espoir et d'indulgence, elle en joignait en secret un autre.

Le mépris le plus fondé n'avait pu la guérir de l'amour qu'elle conservait pour lui; il avait déjà gravé son pardon dans son cœur, et ce fut une grande consolation pour madame de Surgi que d'oser le défendre vis-à-vis de Julie, devenue, malgré sa maîtresse, dépositaire de ses chagrins. — Mon enfant, lui dit-elle, je commence à voir que l'amour maternel a aussi ses excès, et je ne conçois plus moi-même avec quelle exagération j'ai jugé la conduite et les intentions de M. de Surgi. Il est vrai qu'il préfère George à sa fille; mais d'abord cet enfant est le

premier qui ait été accordé, après tant d'années de mariage, à notre amour: sa faible santé, le continuel danger de le perdre, ont constamment alarmé la tendresse de son père; n'est-il pas naturel qu'il souhaite un héritier de sa fortune et de son rang?...
— Oui, reprit Julie (fort aigrie contre son maître), M. le marquis fait fort bien d'aimer George; c'est un méchant enfant qui ne sera peut-être aimé que de lui; mais est-ce la faute de la pauvre Nada, et que voulait-il en faire? — Mais, reprit la marquise (fâchée de voir que son époux fût aussi difficile à défendre), il ne voulait peut-être l'éloigner de la maison paternelle que dans les premières années de son enfance,... empêcher que je ne partageasse trop mes soins entre ces deux enfants; crois-le, Julie, un jour il me l'aurait rendue; il m'aurait avoué la vérité, et j'aurais revu mon enfant... Au lieu de cela, qu'ai-

je fait ! Loin de m'expliquer avec cette douceur, cette modération qu'un mari a bien le droit d'exiger, au lieu d'attendre qu'il m'eût donné quelques éclaircissemens... je lui ai laissé voir les plus odieux soupçons... Pense-tu qu'un homme d'un caractère aussi ferme, aussi prononcé que celui du marquis, s'abaisse volontiers à se justifier aux yeux d'une femme?... — En attendant, reprit Julie, il a osé frapper madame; et si le mouvement violent qui l'a renversée eût atteint cette pauvre petite créature, c'en était fait de ses jours. — Ah ! Julie, dans la colère, on ne raisonne pas; le mal qu'on fait est affreux, mais il est involontaire.... — A présent qu'il sait que madame la marquise est blessée, qu'elle a été si mal, où est-il? comment répare-t-il sa faute? — Je gagerais, reprit-elle; qu'un peu de honte le retient..... Songe donc, Julie, que c'est la première fois qu'il m'a

rendue victime de sa violence... Il en coûte de revenir ; d'ignorer peut-êre comment sera reçu un mot de réparation et d'excuse déjà si difficile à faire. — Ma chere maîtresse, dit en souriant Julie, j'ai lu quelque part que les femmes dans certains pays, aimaient à être battues. — Elles aiment à pardonner, reprit la marquise ; on en devient plus chère à celui à qui on ne fait pas trop acheter cette faveur ; il connaît assez sa faute avant qu'on la lui reproche ; et je sens qu'il faut que le marquis se réconcilie avec lui-même avant de l'être avec moi. — Je ne conçois rien à ces délicatesses, continue Julie ; je suis veuve à présent ; mais j'ai vécu dix ans avec un homme de ma sorte, qui n'avait pas l'éducation de M. le marquis,... s'il eût seulement fait un geste contre moi... il ne m'aurait revue de sa vie.

La marquise prit un air sévère et faché qui fit connaître à Julie que

son indiscrétion déplaisait à sa maîtresse ; elle s'en excusa sur l'excès de son attachement, promit plus de réserve à l'avenir, et ayant placé devant madame de Surgi tout ce qui lui était nécessaire pour écrire, elle la laissa se livrer seule à cette occupation.

CHAPITRE VI.

Madame de Surgi s'était pénétrée elle-même des raisons qu'elle avait d'abord cherché pour justifier son mari, elle finit par croire qu'elle n'était guère moins coupable que lui, et jamais chagrin domestique ne lui avait paru plus sûrement destiné à produire les résultats les plus heureux.

Parmi les conjectures où elle abandonnait son imagination, elle le voyait revenir d'un air sérieux... mais inquiet... incertain de l'accueil qu'il allait recevoir, et cette situation lui paraissait plus pénible pour elle que pour lui-même.

L'humiliation intérieure ne produit point l'abandon, la confiance, cette sorte de regret sensible et doux qui ramène à l'amour. Une lettre, une simple prévenance, pouvait les

placer tous deux dans une position moins difficile ; avec quelle facilité, avec quel attendrissement, elle l'écrivit ! elle invoquait pour Nada, le retour de sa tendresse ; et pour lui mieux prouver qu'elle reconnaissait sans jalousie l'influence de George, c'était lui qui devait porter cette lettre conciliatrice à son père.

La marquise l'avait faite, brûlée, et recommencée dix fois... toujours elle trouvait quelque chose à redire à ses expressions... tantôt elle y voyait un reste d'aigreur et de reproche... et quand elle les avait remplacées par des mots plus tendres, elle ne les trouvait plus naturels... Il sentira, disait-elle, que c'est un effort que je fais sur moi-même ; que c'est un triomphe que je remporte sur mon ressentiment. Est-ce donc ma supériorité que je veux lui prouver ? et elle effaçait encore ; enfin elle le voyait recevoir cette lettre des mains de son

enfant chéri... la parcourir avec émotion, et s'interrompre pour embrasser cent fois le petit médiateur chargé de les réunir.

Quoique l'amour conjugal soit sans doute, de tous les amours, le moins sujet aux illusions flatteuses, son imagination vive et sensible la ramenait aux premiers jours de son hymen.... Ah! disait-elle, dans le calme, dans l'uniformité de la vie, on sent faiblement son cœur; mais s'élève-t-il un nuage violent,...on tremble de perdre le bien dont on jouissait sans l'apprécier... Le monde juge peut-être fort mal des charmes attachés à une reconciliation sincère; mais qu'avons-nous besoin qu'il nous juge... et qu'il nous entende? En disant cela, Honorine fermait sa lettre, dont-elle était enfin assez contente. Elle allait appeler Julie et faire venir son fils, lorsque le marquis entra.

Qu'on se figure l'extrême distance

qu'il y a entre une femme sensible, vertueuse, attachée à son mari et à ses devoirs ; et l'homme du monde, froid, égoïste, blasé par les plaisirs, et cherchant partout ailleurs que chez lui l'intérêt qu'il ne trouve plus à rien. Pendant que la marquise s'épuisait à chercher ce que faisait, ce que sentait de honte ou de remords son coupable époux ; qu'elle s'occupait avec tant d'importance des motifs de son éloignement et de son retour, que pensait-il en effet? rien, absolument rien...Abandonné à un moment de brutalité et de violence, dont-il éprouvait en effet quelque honte (quand il y songeait), il avait observé du premier coup-d'œil que la blessure de madame de Surgi était peu de chose, que Nada n'avait rien du tout, et il avait calculé d'une manière aussi rapide que froide quelle devait être la suite de ce petit événement.... Qnelques attaques de nerfs... des

pleurs... des exclamations... des reproches... et tout cela l'ennuyait à mourir.

Il s'était sauvé dans le premier instant chez le comte Hippolyte, le meilleur le plus frivole de ses amis. — Je viens d'avoir une scène avec ma femme, lui avait-il dit en entrant; je conviens que c'est un peu ridicule, et que je me suis conduit comme un bourgeois de Nevers; mais la marquise a sa vengeance toute prête; je vais être grondé... boudé comme un écolier. — J'ai le bonheur d'être garçon, répondit le comte, et je ne me connais guère à ces désagrémens; mais si tu veux rester chez moi jusqu'à ce que l'orage soit passé, je t'y promets bonne table... joie, distractions, et plaisirs. — Soit, avait dit en riant le marquis; j'aurai peut-être un jour occasion de t'en offrir autant.

Le marquis était pourtant plus préoccupé qu'il ne voulait le paraître;

il n'était pas homme à céder à madame de Surgi le bonheur de conserver sa fille; seulement le moment lui paraissait peu propre à prendre une résolution; rien à cet égard n'était arrêté dans son esprit; et jusqu'à ce qu'il eût formé avec calme un plan mieux concerté que le premier, il ne trouvait rien de mieux que de se distraire de l'humeur qu'il avait prise, et dont le plus grand inconvénient, selon lui, était d'altérer sensiblement sa santé.

Les huit jours fort gaiement écoulés chez son ami, il rentra chez lui, par la seule raison que tout finit; qu'il commençait à s'ennuyer, et qu'il était toujours entré dans ses projets de ne pas s'en éloigner plus long-temps.

CHAPITRE VII.

Ce fut dans des disposisions si différentes que M. et madame de Surgi se rapprochèrent. La marquise, troublée, ne savait si elle devait cacher ou montrer la lettre qu'elle écrivait. Elle se leva machinalement; mais elle était si faible encore, qu'elle retomba sur son fauteuil; son mari n'eut pas l'air de s'en apercevoir... Son air était sérieux plutôt qu'embarrassé ou mécontent; mais voyant qu'il ne rompait pas le premier le silence, elle lui dit d'un ton fort doux... — Je vous écrivais, monsieur. — Vous me faisiez beaucoup d'honneur, répondit le marquis sans en demander davantage; et s'étant mis devant un piano qui était ouvert, il préluda un air charmant, que le comte Hippolyte lui avait appris la veille.

Honorine était plus émue, plus

chagrine de cette profonde indifférence qu'elle ne l'eût été des reproches les plus durs. — Savez-vous que j'ai été fort malade? lui dit-elle. — Je sais que vous allez mieux... Et il continua à promener ses doigts sur le piano... — Voulez-vous voir George? reprit la marquise, espérant le rendre à d'autres idées. — Je l'ai déjà vu, reprit le marquis... Voulez-vous bien sonner mon valet-de-chambre ? Elle obéit en soupirant, mais préférant tout au supplice d'entendre un air fort gai, pendant que son ame était remplie de confusion et de déplaisir.

Le marquis se fit rendre compte de tout ce qui concernait sa maison, ses chiens, ses chevaux et ses jardins, comme il avait l'habitude de le faire après quelques jours d'absence. Il adressa plusieurs fois la parole à madame de Surgi, sans affectation, sans humeur, sans amitié, simplement parce qu'elle se trouvait là. — Vous

sentez-vous en état d'aller voir l'opéra nouveau, lui demanda-t-il avant de la quitter; j'ai ma loge, et tout Paris y sera. — Tout Paris, dit la marquise un peu séchement, est bien heureux d'être si disposé à se divertir. — Cela veut-il dire que vous venez, madame? —Non, monsieur; cela veut dire que je reste... J'avais pourtant besoin de vous parler. — Cela peut-il se remettre à demain, madame?—Madame de Surgi poussée à bout par ce sang froid ironique, craignit de perdre une seconde fois la patience qu'elle s'était promise, elle se jeta brusquement dans son cabinet, en ferma la porte, et entendit, peu de minutes après, la voiture qui emmenait M. de Surgi à l'opéra.

Julie, fort inquiète de sa maîtresse, hasarda d'aller ranger quelques meubles dans le salon, espérant qu'elle l'entendrait et qu'elle aurait besoin de lui parler; mais il y avait dans la

conduite du marquis quelque chose de si dur, de si impertinent, que l'emportement le plus dangereux était plus facile à pardonner ; l'amour-propre humilié ne se soulage pas en prenant des témoins. La marquise s'en voulait à elle-même d'une générosité qu'on rendait inutile, d'un jugement trop favorable à son époux, d'une confiance qui ressemblait à la duperie. Des larmes de dépit coulaient lentement sur ses joues, dont la fraîcheur était depuis long-temps altérée par l'habitude du malheur. La vue de Nada avait toujours le pouvoir de réveiller sa sensibilité, elle la fit venir près d'elle ; et, trompée par le besoin qu'elle ressentait de sentimens plus doux, elle se persuada que le marquis, secrètement honteux de sa conduite, avait renoncé à ses premiers projets. En gardant à l'avenir le silence sur ce qui s'était passé, elle espérait conserver sa fille chérie, qui

déjà répondait à ses caresses, et se pressait continuellement près d'elle, comme si un triste pressentiment l'eût avertie qu'on pouvait l'en arracher.

Le lendemain, à son réveil, le marquis de Surgi lui fit dire qu'il viendrait déjeûner dans son appartement. Comme ce n'était pas son usage, elle s'en alarma, et se repentit d'avoir provoqué la veille une explication qui ne lui présageait rien d'heureux; elle l'attendit pourtant avec le moins de trouble qu'il lui fut possible. Le marquis l'aborda d'un air grave et solemnel; et entrant brusquement en matière, il lui demanda si elle connoissait quelque chose de plus lâche, de plus répréhensible, pour un homme de qualité, que de s'oublier jusqu'à frapper une femme et un enfant?...Il attendit sa réponse. — Mon ami lui dit-elle, quand une semblable faute n'a d'autre témoin qu'une épouse sensible et long-temps heu-

reuse, il lui est facile de la mettre dans un éternel oubli. — Je ne sais, madame, s'il vous est possible d'avoir autant d'indulgence; je ne l'ai pas pour moi-même... A quarante-sept ans, la hardiesse de votre réponse, la témérité de vos soupçons, m'ont rendu coupable; et quand j'y ai réfléchi cette nuit, j'ai senti toute la honte de ma conduite; je vous prie de l'excuser, madame; je suis sûr de ne plus y retomber, comme je suis sûr aussi...de ne point vous la pardonner.—De ne point me la pardonner! reprit madame de Surgi avec la plus grande surprise..C'est moi, monsieur, que vous ne pouvez pardonner! — Avec un peu plus d'expérience, madame, vous sauriez qu'il n'y a rien de plus humiliant que d'avoir à rougir aux yeux d'une femme qui doit nous respecter... De quel droit exiger qu'elle soit douce et docile, quand elle peut nous opposer notre

propre violence... J'avais de puissants motifs pour éloigner un enfant dont l'existence contrarie mes vues ; si je le souhaitais alors, je le veux davantage aujourd'hui...

A cet arrêt cruel, la malheureuse Honorine ne trouva point de réponse, elle se jeta aux genoux de son époux, et le supplia de ne point répéter des paroles qui venaient de lui briser le cœur.

M. de Surgi lui ordonna froidement de se relever, et de l'entendre sans l'interrompre. — Madame, lui dit-il, je ne suis pas de ces hommes irréfléchis qui ne savent pas convenir d'une faute ; j'en ai fait une grave en usant de détour et d'adresse dans une circonstance où mon autorité était suffisante ; je me suis exposé à vos plaintes et à votre résistance en paraissant le craindre ; je vais prendre aujourd'hui une marche loyale et franche, qui vous fera mieux juger

de mes droits, de mon caractère, et de l'entière inutilité de vos murmures. — Ah! monsieur je ne murmure point, je supplie. — Dans une chose définitivement arrêtée, cela n'a point de but. Je vous prie, madame, de m'écouter jusqu'à la fin... Je ne peux pas craindre (et vous en conviendrez vous-même) que vous invoquiez l'intervention de la justice et des lois contre votre époux... Le père de votre fils, le maître souvérain de votre personne et de votre réputation... Si vous poussez l'audace jusqu'à me faire une nécessité de ma justification,.. demain un divorce d'un éclat scandaleux pour vous briserait tous nos liens, vous dépouillerait de la plus grande partie de votre fortune, vous arracherait pour jamais votre fils; et votre propre famille, tout au moins incertaine de la réalité de vos torts, hésiterait à vous ouvrir ses bras. J'ai dû vous présenter ainsi,

madame, le tableau de ma puissance, et des maux que vous pouvez attirer sur vous-même; pesez-les avec calme, et voyez s'il vous convient de les braver pour jouer avec enfantillage pendant quelques années avec une petite créature que mille accidents peuvent vous enlever... dont un mari (nécessairement de mon choix) vous privera infailliblement dès que Nada sera en âge d'être pourvue. Pour mieux dire enfin, madame, ne pensez pas que je vous offre une alternative, un choix à faire... Quant à la nécessité de renoncer à cet enfant, c'est une chose résolue, et qui sera; mais nous pouvons nous entendre sur les moyens de l'exécuter... — Je ne suis point en état de vous répondre en ce moment, dit enfin madame de Surgi restée pâle et tremblante comme si elle eût entendu l'arrêt de sa mort; daignez m'accorder jusqu'à demain pour réfléchir... — Je croyais vous en

avoir évité l'embarras, reprit le marquis; mais si cela vous soulage, j'y consens volontiers. Demain en déjeûnant nous terminerons un entretien qui me fatigue moi-même. Je compte sur votre obéissance, dit-il en s'éloignant; et il ne reparût pas de tout le jour.

CHAPITRE VIII.

Le temps que la marquise avait demandé pour réfléchir se passa dans les larmes, car il ne se présenta à son esprit aucun moyen de soustraire la pauvre Nada aux coupables desseins de son père; en se soumettant à tous les malheurs dont-il l'avait menacée, elle pensait encore qu'elle ne la sauverait pas. Elle frémissait à la seule idée d'accuser son époux, et de le peindre aux autres des yeux dont elle le voyait elle-même; toute illusion était détruite... Tout sentiment éteint, toute estime impossible; Honorine, si tendre, si fidèle, si faible même, et si portée à s'abuser, venait de s'avouer, que son mari était un monstre, un de ces êtres rares et dépravés, sur lesquels la raison et la nature n'ont pas de droits... Elle n'o-

sait pas s'avouer à elle-même qu'il lui faisoit horreur, et que sa vue seule serait le supplice de tout les moments de sa vie. L'attendrir... le ramener, était une entreprise qui n'offrait pas la moindre espérance; son unique détermination fut donc d'obéir, puisqu'il lui paraissait bien certain qu'il ne s'agissait pas de la vie de son enfant, et qu'en cédant elle pouvait même avoir connaissance du sort qui lui était réservé.

Supprimant donc toute plainte inutile, et faisant le plus grand effort sur sa douleur, M. de Surgi la crut résignée, et la félicita de sa modération.

Il lui remit les vingt mille francs, qu'il avait destinés à Nada, et se reposa sur elle du soin de la faire disparaître à jamais de sa famille. Le comteHippolyte m'emmène à sa terre, ajouta-t-il, et je veux que George m'y accompagne; de votre côté, madame, vous pouvez voyager partout où il

vous plaira ; il suffit que vous me mandiez que vous avez perdu votre fille ; écrivez-le à ma sœur, à toutes les personnes de votre famille et de la mienne ; feignez la douleur que vous auriez réellement, et que ce témoignage authentique fasse connaître à tout le monde que Georges est enfin notre seul héritier. — J'y consens, reprit Honorine, presque heureuse en cet instant de voir qu'elle pourrait encore veiller secrètement sur la destinée de son enfant. — Ma confiance est le prix de votre docilité, ajouta le marquis d'un air aussi calme que s'il eût fait une bonne action ; vous voyez que je ne suis point barbare, et que vous m'aviez mal jugé. Je pars demain, et je verrais avec plaisir que votre voyage aussi ne fût pas différé. — Ne reverrez-vous pas encore une fois votre fille, dit Honorine en s'efforçant de retenir ses larmes. — Ma fille, dites-vous ! ah je

vous prie, madame, perdez cette habitude, et souvenez-vous que je n'ai qu'un fils.

George entra dans ce moment, son père s'occupa de lui, et laissa à la marquise le temps de calmer sa vive agitation; elle craignait tant qu'il ne revînt sur les arrangements qu'il venait de prendre avec elle, qu'elle évita plus que lui-même tout entretien à ce sujet.

M. de Surgi avait invité beaucoup de monde à dîner, sa malheureuse épouse fut obligée d'en faire les honneurs avec une apparente gaieté.

De son coté il affectait la plus tendre intelligence avec elle.

Les enfants, qu'on fit venir au dessert, furent loués et caressés avec cette exagération que l'on croit devoir à la faiblesse des pères; et comme Nada ressemblait au sien de la manière la plus frappante, on lui dit à demi-voix de prendre garde à la prédi-

lection qu'il aurait sans doute pour elle.

M. de Surgi s'en défendit comme un homme qui ne veut pas l'avouer, mais qui permet de le croire. — Vous méritez votre bonheur, dit une vieille douairière qui ne voyait pas sans jalousie la félicité des autres; mais il faut avouer, madame, que le sort est prodigue à votre égard : une fortune immense, un époux sensible, des enfants adorés et charmants...!

La marquise étouffa un soupir, et jeta involontairement un regard expressif sur l'homme inflexible dont la dissimulation avait un si rare succès; mais il ne parut pas l'entendre, et plaisanta avec une grande liberté d'esprit sur les maux de l'absence, dont on ne parlait pas, et qu'il allait éprouver, puisqu'il serait éloigné trois ou quatre mois de madame de Surgi. On répéta qu'ils étaient le modèle des époux, et le monde, si sou-

vent aveugle dans ses conjectures, prouva une fois de plus que la prospérité est toujours favorable à ses jugements.

CHAPITRE IX.

Le lendemain, à son réveil, la marquise apprit que son mari et son fils étoient déjà partis. Pour la première fois, cette séparation lui parut un grand bien. Quoiqu'elle n'eût pas l'injustice d'accuser George du malheur dont il était la cause innocente, le mauvais naturel de cet enfant et le peu de tendresse qu'il lui témoignait la privaient, avec lui, de toutes les douceurs attachées à l'amour maternel; d'ailleurs, la liberté, la solitude lui étaient nécessaires pour réfléchir au parti qu'elle allait prendre. Accoutumée à cette vie douce, uniforme et sans orage que la fortune paraît assurer à ses favoris, son ame timide se trouvait presque sans force à la première épreuve; elle ne savait point distinguer si le consentement qu'elle

avait donné à M. de Surgi était une faiblesse ou un devoir, et, dans la nécessité d'un secret profond qui ne lui permettait pas d'avoir recours à aucun secours humain, ce fut à Dieu même qu'elle demanda de l'éclairer.

Madame de Surgi avait-été élevée par une mère pieuse, et qui n'avait pas négligé de placer dans l'ame de sa fille toutes les ressources de la religion; mais l'adversité ne les lui ayant pas encore rendu nécessaires, la dissipation du monde et l'exemple d'un mari philosophe l'avaient éloignée de la pratique de ses devoirs. La première pensée qu'inspire la douleur, c'est de recourir à la bonté céleste.

Honorine, presque honteuse d'une action qui lui était depuis long-temps étrangère, se rendit seule dans une Eglise où elle n'était jamais entrée, et à une heure où le public ne la fréquentait pas.

Frappée du majestueux silence du

lieu saint, elle s'avança avec émotion, et fut s'agenouiller sur les marches du grand autel : là, portant encore dans son cœur assez de foi, assez de confiance pour se croire en présence de l'Eternel. Elle ne pria point... mais elle déposa ses douleurs... Elle attendit une réponse intérieure au vœu si sincère qu'elle formait de prendre un parti conforme à la vertu, et convenable au bonheur de son enfant ; mais au lieu d'y méditer, elle tombait malgré elle dans une rêverie douloureuse, s'abîmant dans des réflexions vagues qui ne lui présentaient que le tableau de cette penible et inévitable séparation. Elle était depuis plus d'une heure dans cet état quand elle en fut tirée par le chant doux et mélancolique d'une femme qui entonnait un chant religieux.

Elle jeta avec surprise les yeux autour d'elle, et remarqua pour la première fois une grande grille qui

donnait sur la nef; le rideau noir qui était de l'autre côté s'entr'ouvrait un peu, et madame de Surgi vit deux jeunes novices qui étudiaient un motet qu'elles devaient chanter le lendemain à l'occasion d'une cérémonie particulière : elle reconnut alors que l'église dans laquelle elle était entrée était celle d'une communauté religieuse. Dans la disposition où elle était, elle ne regarda pas cette circonstance comme une chose naturelle et qu'elle ne dût qu'au hasard; elle y reconnut une inspiration divine qui l'avertissait de consacrer au Seigneur cet être malheureux si injustement banni déjà de la société, et repoussé de son propre père.

Elle fixa les jeunes novices, qui ne croyaient pas être vues, et qui, dans l'ardeur de leur zéle, portaient sur leur physionomie l'expression de la plus inaltérable félicité.

Madame de Surgi s'écria, dans

l'exaltation que lui inspirait ce spectacle tout nouveau pour elle; voilà l'asile du repos et du bonheur! voilà ce que donne l'éloignement du monde et des passions, ce qui met à l'abri des caprices et de la perversité des hommes! Oh, ma Nada! que ne puis-je t'accompagner dans cette humble retraite! je resterai seule dans ce séjour de larmes, mais je cesserai d'en répandre sur ton sort; le bonheur est ici.

Fixée dans sa résolution, et convaincue que le ciel lui-même avait parlé, madame de Surgi rentra chez elle avec un calme qu'elle n'avait pas senti depuis long-temps; elle pressa Nada entre ses bras, lui peignit l'avenir heureux qui lui était destiné, comme si elle eût été d'âge à le comprendre, et la remettant dans son berceau, elle demanda pardon à Dieu des regrets qu'elle ressentait encore.

L'exécution de ce projet ne fut point aussi facile que la marquise l'avait imaginé d'abord. La mère Michel était la seule personne au monde qui pût la seconder; mais quand elle vint offrir à la communauté un enfant de deux ans, dont la famille devait rester à jamais inconnue, aucune offre d'intérêt ne put vaincre les refus; comme pensionnaire, un enfant si jeune ne pouvait pas être admis, et le mystère qui accompagnait cette démarche faisait naître des soupçons qu'on ne pouvait ni éviter ni éclaircir. Le même obstacle se trouva dans vingt maisons différentes, et ce fut alors seulement que la marquise se ressouvint d'une solitude qu'elle avait visitée une seule fois, mais dont madame de Médosa sa mère lui avait parlé.

Ce lieu, presque entièrement ignoré du monde, était situé aux environs de Grenoble, et il se trouvait seule-

ment dans le voisinage quelques personnes qui avaient une connaissance vague des Orphelines de la Forêt.

CHAPITRE X.

Madame de Cerneuil et sa respectable famille avaient été au nombre des victimes désignées dans les premiers jours de la révolution française. Si ces fureurs étaient toujours proportionnées aux vertus qu'elles devaient atteindre, personne n'avait plus de droit que madame de Cerneuil à cette honorable proscription. Vivant habituellement dans ses terres, elle y répandait de continuels bienfaits. Tous ses ennemis furent des ingrats ; mais ils se signalèrent par plus de crimes qu'ils n'avaient rencontré de vertu.

Madame de Cerneuil vit massacrer sous ses yeux son père, son époux et son fils ; un instinct naturel la portant à fuir une mort inévitable, elle avait pris les habits grossiers d'une servante, et à la clarté des flammes

qui brûlaient son château, elle avait sauvé deux petites filles en bas âge qui lui restaient, et trois orphelines de ses parentes auxquelles il n'était resté ni famille, ni fortune, ni asile, et dont elle s'était chargée depuis plusieurs mois.

Deux domestiques qui lui étaient entièrement dévouées voulurent absolument la suivre et se partager le soin des jeunes enfants dont elle était accompagnée ; mais pressées par un danger aussi imminent, ni madame de Cerneuil ni ses deux femmes n'avaient pu emporter aucun argent ; elle avait à la vérité soustrait un assez riche écrin à la cupidité de ceux qui étaient venus l'attaquer dans son château, mais elle n'aurait pu en faire le moindre usage sans s'exposer à être reconnue. Ce n'était que sous l'égide du plus obscur malheur qu'elle pouvait espérer d'échapper à la mort. Il fut donc résolu que ce serait en de-

mandant l'aumône dans tous les villages que madame de Cerneuil traverserait une grande partie de la France pour se rendre chez sa meilleure amie, la baronne de Médosa, mère de madame de Surgi.

Un mois de la route la plus pénible, des privations les plus dures, et plus encore l'épouvantable souvenir des massacres dont elle avait été témoin, l'avaient rendue méconnaissable; mais lorsque la baronne reconnut enfin, sous des habits grossiers et déchirés, l'élégante et belle madame de Cerneuil,... la compagne, l'amie de son enfance, elle se jeta à son cou, et offrit, au péril de sa vie, un asile et les plus tendres soins à ceux que l'infortune et l'épouvante venaient jeter entre ses bras. Mais dès qu'un peu de repos eut permis à madame de Cerneuil de réfléchir sur sa situation, elle sentit qu'elle compromettait affreusement son amie. Elle était arri-

vée avec ses deux femmes et cinq enfants sous l'apparence de la misère et de la mendicité; en les voyant sous des dehors si différents, et tout à coup établis chez la baronne, c'était convenir que cette livrée du malheur n'était qu'un déguisement; on chercherait la vérité, on découvrirait sa retraite,... et la généreuse baronne paierait peut-être de sa liberté ou de sa vie l'hospitalité qu'elle lui donnait de si bon cœur.

Ces réflexions acquirent tant de probabilité et de force aux yeux de madame de Cerneuil, qu'elle aurait peut-être pris l'horrible parti de continuer sa route, sans but, sans d'autre plan que d'échapper à la mort, si elle eut été seule; mais ces pauvres enfants, déjà épuisés par la fatigue d'un long voyage, auraient succombé à cette cruelle existence; la fidélité de ces deux femmes, bien déterminées à ne la point quitter, méritait

aussi un autre prix. Elles restèrent toutes soigneusement cachées, jusqu'à ce qu'on eût résolu quelque chose, et voici le parti auquel on s'arrêta.

La baronne de Médosa devait l'étonnante sécurité dont elle jouissait encore à la protection constante d'un scélérat puissant dont elle avait la honte et pourtant l'avantage d'être parente ; il avait répondu du patriotisme de sa cousine, qu'il mettait à tout moment à contribution, en exigeant d'elle d'assez fortes sommes dont il disposait à son gré ; mais la solitude dans laquelle elle vivait, et les bienfaits qu'on attribuait à son civisme, la mettaient à l'abri de toutes recherches. Elle n'osa pourtant pas hasarder le secret de son amie près d'un homme qu'elle avait connu inhumain et cruel en mille circonstances ; mais elle offrit à madame de Cerneuil une retraite sûre dans une maison fort isolée et presque ruinée, qui avait servi

autrefois de repos de chasse, au milieu d'une forêt qui n'était distante de Grenoble que de cinq à six lieues. Loin qu'on voulût en réparer la dégradation extérieure, on usa d'artifice pour la rendre plus apparente. Les toits paraissaient à demi découverts; mais un plafond épais et solide garantissait à merveille des injures de l'air; on y porta la nuit des meubles simples et commodes sous divers prétextes; on creusa des fossés profonds qui servirent de barrière pour arriver à cette habitation, et elle paraissait si misérable, qu'on n'avait pas à craindre que l'intérêt ou la cupidité y attirassent personne: ce fut là où madame de Cerneuil, avec ses orphelines et ses enfants alla se réfugier, croyant d'abord n'y rester que pendant l'épouvantable orage qui désolait la France.

Mais apprenant bientôt que tous ses biens étaient vendus, que le reste

de sa famille avait péri sur l'échafaud, elle prit une si grande haine de la vie, des hommes et du monde, qu'elle fit serment de ne jamais sortir de l'asile que l'amitié lui avait offert, et d'y consacrer, autant que cela pouvait dépendre d'elle, les infortunées qui étaient attachées à son sort.

Voulant ignorer à l'avenir les maux et les crimes de sa malheureuse patrie, et l'esprit tellement frappé que tout commerce humain lui était devenu odieux, elle supplia la baronne elle-même de ne plus la voir, et de ne pas souffrir que personne au monde connût et pénétrât sa retraite; mais elle fit une exception en faveur des jeunes orphelines qu'elle voudrait lui présenter.

La première condition pour être reçue près d'elle était qu'elles n'eussent au plus que cinq à six ans, qu'elles connussent à peine leurs noms

et leur famille, et qu'elles n'eussent plus rien à réclamer sur la terre, en sorte que leur captivité réelle fût encore un bienfait qui protégeât leur innocence sans les priver de ce qu'elles pouvaient attendre de la société.

Hélas! dans ces temps d'exécrable mémoire, on eût peuplé les déserts de ces êtres malheureux et abandonnés. Au bout de six mois, madame de Cerneuil en avait admis quinze, avec les cinq enfants qu'elle avait amenés : elle se fixa définitivement à ce nombre. La vente de ses diamants, qu'elle avait emportés, et plus encore les dons continuels et considérables de la baronne, la mettaient à même de vivre dans une honnête médiocrité jusqu'à ce qu'elle pût voir réaliser ses espérances et fonder une sorte d'établissement. Il n'était point absolument religieux, mais il avait pour base la piété, la philosophie, l'expérience et le travail.

CHAPITRE XI.

Six années de la profonde solitude où vivait madame de Cerneuil furent employées aux soins physiques des enfants qu'elle avait adoptés; la plus tendre mère n'aurait pu l'égaler à cet égard; et ce qu'elle regardait comme un devoir était aussi la seule distraction qui pût apaiser dans son ame la violente douleur que lui avait laissée la perte successive de tous les êtres qui lui étaient chers. Elle les forma de bonne heure à un travail d'une nature proportionnée à leurs forces, mais si réglé, si utile et si assidu, qu'il ne laissait pas la moindre activité à leur imagination et la moindre place à l'ennui.

Le réglement de cette maison se bornait à peu de chose, et n'avait, à la liberté près, aucune austérité : tout

le monde se levait à sept heures du matin, faisait en commun une courte mais fervente prière. Un assez bon repas réunissait à la même table madame de Cerneuil, les orphelines, et les deux femmes restées à son service. Hors quelques délassements accordés à l'enfance, les orphelines travaillaient tout le jour dans la même salle; madame de Cerneuil, qui excellait elle-même dans tous les ouvrages propres à son sexe, les y rendaient habiles dans un âge où l'on sait à peine manier l'aiguille; mais, sous les peines les plus sévères, il était défendu de se séparer jamais, d'avoir aucune conversation particulière, de faire surtout aucune question sur le monde, bientôt et bien facilement oublié de jeunes créatures qui ne l'avaient connu que dans leur première enfance, et à qui il ne restait que des souvenirs très-vagues de leurs parents et de leurs premiers plaisirs. Marthe, la plus âgée

des deux femmes attachées à madame de Cerneuil, allait une fois par mois dans la ville voisine vendre l'ouvrage des orphelines; on leur laissait croire qu'il suffisait à leur existence, mais que la moindre négligence les exposerait aux plus pressants besoins. Une bonne nourriture, des vêtements uniformes mais assez soignés, commodes, et chauds quand la saison l'exigeait, c'était pour ces jeunes filles des jouissances réelles, et dont la privation se serait fait vivement sentir. Aussi très-persuadées que chacune d'elles travaillait ou pour elle-même, ou pour augmenter le bien-être général, leur émulation était extrême; l'ennui, les disputes, l'humeur, qui poursuivent souvent les gens riches au milieu des plaisirs, n'allaient point troubler cette famille innocente au milieu du travail; l'union et l'égalité y étaient si parfaites, que Mélina et Zélie, toutes deux filles de madame de Cer-

neuil, arrivées dans cette enceinte avant l'âge de trois ans, se croyaient orphelines comme les autres, et ne recevaient d'elles-mêmes aucune distinction. Madame de Cerneuil avait peine à calmer ses mouvements de haine contre un monde qu'elle avait pour jamais quitté; elle n'y voyait que des bourreaux, des scélérats, des monstres; ses malheurs justifiaient ses ressentiments, et il n'était pas en son pouvoir d'en rappeler le souvenir sans violence et sans exagération.

Le seul moment du jour où elle se permît d'y fixer sa pensée avec une sorte d'abandon et de fanatisme était la prière du soir; ses femmes, ses orphelines autour d'elle, elle se prosternait par terre, et remerciait le ciel à haute voix de l'avoir pour jamais séparée de la société et des hommes, d'avoir mis à l'abri de ses crimes, de ses dangers et de ses séductions même ces innocents enfants, qui ne

connaîtraient dans la vie que l'union, la vertu et la paix, et ne la quitteraient que pour passer d'un doux repos à la béatitude éternelle.

Sa physionomie, qui était encore belle, et qui était surtout très-expressive, s'enflammait souvent à ces souvenirs; elle se levait alors au milieu de la prière, embrassait avec transport celles qui se trouvaient le plus près d'elle. — Pauvres petites, croyez-moi, croyez-moi, disait-elle avec une vivacité presque convulsive, je vous ai sauvées; l'horrible amertume de la vie ne descendra jamais dans votre ame; vous ne serez point forcées de mépriser, de haïr;.. vous ne connaîtrez pas la terreur, l'épouvante;... vous ne verrez pas les larmes... le sang couler;... et madame de Cerneuil, trop frappée de cette image, tombait évanouie dans les bras de ses femmes, qui avaient souvent tenté, mais vaine-

ment, de l'interrompre et de la calmer.

Pour ces jeunes orphelines, témoins de ces instans de délire, elles ne comprenaient rien à ses discours, sinon que leur protectrice avait de grands chagrins, et que le monde était un terrible lieu dont elles étaient fort heureuses d'être éloignées.

Les orphelines de la Forêt, à aucun âge, ne faisaient aucun vœu; rien, hors l'enceinte de cette maison, n'excitait leur intérêt, ne leur promettait aucun appui, ne réveillait leur sensibilité; sans fortune, sans famille, sans asile dans le monde, que serait devenue celle qui aurait eu la pensée de fuir?

Le seul homme qui venait une fois l'an dans la maison de madame deCerneuil était un vénérable ecclésiastique âgé de plus de soixante-dix ans; ses cheveux blancs, sa figure imposante et grave, en faisaient un être tout particulier, et qu'on n'approchait qu'a-

vec un saint respect. Il instruisait les jeunes orphelines en peu de mots, et sans permettre aucunes questions ; il remplissait ensuite les fonctions de son ministère avec une grande ferveur ; mais la solennité de Pâques était la seule occasion où il lui fût permis d'entrer dans cette retraite, qu'il édifiait, et sur laquelle il gardait ensuite le plus impénétrable secret.

Le père Marcel passait pour un saint, et son grand âge, comme la pureté de ses mœurs, méritait la confiance qu'on avait à son égard.

CHAPITRE XII.

Tel était l'asile dont la marquise de Surgi se rappela quand elle se vit impérieusement forcée de faire perdre à la malheureuse Nada jusqu'au souvenir de la maison paternelle ; les grands services que madame de Médosa avait rendu à madame de Cerneuil l'autorisait à croire que la reconnaissante amitié de cette dame ne lui permettrait pas d'opposer le moindre obstacle à ses désirs ; quoique la baronne fût morte depuis un an, son unique crainte était que le père Marcel ne vécût plus, car alors il lui aurait été fort difficile de s'introduire dans cette maison, d'un accès très-difficile quand on ne connaissait pas les moyens particuliers d'y parvenir, et qu'on n'était pas secondé par les personnes qui l'habitaient.

Madame de Surgi se décida toutefois à le tenter. Accompagnée seulement de la mère Michel et de sa chère Nada, elle laissa ignorer à ses connaissances comme à ses domestiques même le but et le terme de son voyage.

Les gens curieux, qui se croient toujours fins, dirent tout bas que la marquise était jalouse de son mari, et qu'elle allait le surprendre; elle le sut, et se garda bien de démentir ce bruit. En peu de jours elle arriva à Grenoble, toujours consolée et soutenue par l'exaltation avec laquelle elle envisageait désormais l'avenir de son enfant.

Le père Marcel vivait si retiré, qu'il lui fut difficile de parvenir jusqu'à lui; et le pauvre vieillard, dont la tête était un peu affaiblie par les années, fit de grandes difficultés avant d'avouer qu'il connût madame de Cerneuil et les orphelines de la Fo-

rêt. Enfin la marquise étant entrée dans les plus grands détails sur ce qu'elle avait appris de sa mère et sur ce qu'elle avait vu une fois elle-même, le bon père convint de la vérité; mais il fallut absolument attendre le moment où Marthe venait à la ville vendre l'ouvrage de la maison et faire les provisions du mois, car lui-même ne pouvait arriver chez madame de Cerneuil sans qu'elle en fût prévenue, et qu'elle lui en facilitât les moyens.

Ce peu de jours parurent bien longs à l'impatience de madame de Surgi. Elle était venue à Grenoble sous un nom supposé; elle y garda l'incognito, et apprit enfin que madame de Cerneuil, n'ayant rien à refuser à la fille de madame de Médosa, consentait à la recevoir, à condition toutefois qu'elle serait seule, et qu'elle voudrait bien lui parler en secret, sans troubler par aucune atteinte de

curiosité le calme parfait qui régnait autour d'elle, Nada resta dans les bras de sa nourrice, tandis que la marquise, vivement émue, allait voir ce qu'au fond de son ame elle nommait le tombeau de sa fille, quelque effort qu'elle fît pour se persuader à elle-même que c'était un séjour de paix et de félicité.

Madame de Surgi, seulement accompagnée dans sa voiture de la bonneMarthe, qui était venue la chercher, traversa en silence la sombre forêt qui conduisait à la maion de madame de Cerneuil.

Assez long-temps avant d'y arriver, Marthe la pria de mettre pied à terre, afin que le cocher qui la conduisait ne l'accompagnât pas jusque-là. Après avoir traversé plusieurs allées de la forêt, étroites, remplies de ronces et presque impraticables, elle se trouva au bord d'un ravin profond, et que l'eau de la pluie

avait presque entièrement comblé. Marthe donna deux petits coups de sifflet qui furent promptement entendus; et madame de Cerneuïl elle-même, accompagnée de la seconde domestique qui s'était pour jamais attachée à son sort, parut de l'autre côté du ravin.

On choisit un endroit où il était assez étroit; et Marie d'un côté, aidée de sa compagne, y plaça deux planches légères, mais solides, et plus larges qu'il ne le fallait pour traverser le ravin. Marthe offrit son bras à la marquise, qui, délicate et timide comme toutes les femmes accoutumées à être suivies et servies partout, avait bien de la peine à mettre le pied sur la planche: enfin, se rappelant le but essentiel de l'entrevue qu'elle avait demandée, et la difficuté qu'elle avait ëue à l'obtenir, elle eut honte de sa faiblesse, et s'élança vivement de l'autre côté.

La vue de la marquise agita beaucoup madame de Cerneuil, qui la reconnut aussitôt, moins au souvenir qu'elle avait pu conserver d'elle, qu'à sa parfaite ressemblance avec sa mère. — Oui, lui dit-elle, en se jetant dans ses bras, je reconnais la belle, l'intéressante Honorine. Mais que vient-elle faire dans le séjour des morts? Ignore-t-elle qu'il faut avoir été frappé par les plus terribles coups du sort pour avoir acquis le droit de pénétrer jusqu'ici? — C'est aussi les seuls droits du malheur que je viens y réclamer, reprit la marquise avec émotion.

Madame de Cerneuil crut voir un reproche dans cette réponse, et elle se hâta de lui dire que l'éternelle reconnaissance qu'elle devait à la baronne de Médosa ne pourrait jamais s'acquitter; mais que, devenue triste et presque sauvage par le peu de commerce qu'il lui restait depuis tant

d'années avec le monde, il fallait lui pardonner une sorte de rudesse et d'amertume dans ses expressions, qui ne prouvait rien contre son cœur.

La marquise lui serra tendrement la main, et se laissa conduire dans une habitation dont les dehors lui paraissaient si pauvres et si mal entretenus, qu'elle fut ensuite fort étonnée de l'ordre et de l'aisance qu'elle crut voir dans l'intérieur ; elle n'entra pourtant que dans une salle basse, un peu obscure, et voisine de celle où les jeunes orphelines travaillaient.

L'embarras de madame de Surgi était extrême, et dans le peu de mots qu'elle voulut prononcer, l'abondance de ses larmes et le désordre de ses idées la rendaient presque inintelligible.

D'une part, elle ne voulait point trahir le secret de M. de Surgi;.. sa haine injuste, sa résolution criminelle envers sa fille;.. et d'un autre côté, il

lui semblait que madame de Cerneuil était très-fondée à la croire elle-même coupable, lorsqu'elle venait lui proposer de recevoir cet enfant pour la soustraire à jamais à la société, lui ravir une fortune et une existence légitime et brillante. Elle avoit mille fois préparé ce qu'elle devait dire à madame de Cerneuil, et malgré elle elle disait autre chose; son trouble s'en augmenta tellement, qu'elle tomba tout à coup aux pieds de madame de Cerneuil, en lui disant de l'accent de la douleur et de la vérité: « Je suis innocente, madame; ah! daignez le croire, sans me forcer à m'expliquer davantage.... Je ne suis point une épouse infidèle... une mère dénaturée; et pourtant souffrez que je vous abandonne ma fille, ma pauvre Nada;... jamais... jamais ne lui prononcez mon nom;.... dites-lui qu'elle n'a pas d'autre mère que vous; dites-lui qu'elle n'a point de fortune,

point de père, point de famille à réclamer;... que sa vie,... que son univers finisse ici. »

Madame de Surgi était épuisée de l'effort qu'elle venait de faire ; il lui semblait que l'incohérence de ses idées ne pouvait inspirer aucune confiance; elle frémissait d'entendre un refus ; mais elle était loin de connaître la femme exaltée, malheureuse et vive à laquelle elle s'adressait.

Relève-toi, relève-toi, dit madame de Cerneuil d'un ton passionné qui ne connaissait plus les petites réserves de la société ; je ne comprends rien à ton histoire, mais je vois clairement que tu es encore une victime de la scélératesse des hommes : il faut donc que la connaissance de leurs crimes pénètre jusqu'ici!...Ne suis-je donc point encore assez loin d'eux... pour les oublier! Pour cesser de les haïr, faut-il donc que la terre m'ouvre son sein, que la mort ferme à jamais

mes yeux!... — Pardon, pardon, s'écria madame de Surgi, effrayée de l'extrême véhémence de madame de Cerneuil: peut-être si je m'expliquais mieux... — Non, non, ne t'explique pas, reprit-elle; ton trouble... ton regard... ton accent n'est pas celui du remord ni de la fausseté; penses-tu qu'il me soit si difficile de croire que ta démarche est forcée; ne suis-je pas mère aussi, et puis-je supposer qu'on abandonne son enfant quand on peut jouir de ses caresses et assurer son bonheur? — Ma digne, ma généreuse amie, continua la marquise, vous ne me refusez donc pas? — Honorine, amène ton enfant; je reçois avec reconnaissance le présent que tu m'en fais; et si jamais tu le redemandes, je le rendrai à toi, à toi seule au monde. Honorine, ai-je compris ta pensée? es-tu contente de moi?

Des larmes de joie et de sensibilité, un mélange extrême de douleur et de

satisfaction, ne s'expliqueraient par aucunes paroles ; madame de Surgi n'était plus en état de retourner chez elle. On lui dressa un lit dans cette pièce même, et madame de Cerneuil, après avoir fait avec ses enfants sa prière accoutumée, revint passer la nuit près d'elle.

Madame de Cerneuil évita de reprendre cette conversation pénible ; elle ne voulait rien savoir de plus, et cherchant à reprendre comme à inspirer à la marquise des dispositions plus douces et plus calmes, elle l'engagea fortement à ne plus parler du sujet qui l'avait amenée. Ma chère Honorine, lui dit-elle, la violence avec laquelle je hais le monde et les hommes n'est peut-être point agréable à Dieu (quoique je ne les haïsse que parce qu'ils sont vicieux et coupables envers lui); mais Dieu les juge dans sa miséricorde, et moi peut-être dans la force de mes souvenirs et de mes ressentiments.

Que ma retraite serait heureuse et douce si je pouvais seulement les oublier !

Il n'était point entré dans les vues de madame de Cerneuil de faire voir ses orphelines à madame de Surgi ; mais songeant que son desir à cet égard n'était pas le fruit d'une vaine curiosité, et qu'elle avait besoin d'un grand courage, elle fit entr'ouvrir sans bruit une des planches de la cloison qui séparait les deux pièces ; l'ouverture permettait à la marquise devoir sans être vue, et ce tableau consolant ne s'effaça point de son esprit.

CHAPITRE XIII.

Vingt jeunes filles, dont la plus âgée n'avait pas encore douze ans, étaient rangées autour d'une longue table couverte de petites corbeilles d'osier garnies de rubans; chacune d'elles y déposait son ouvrage, consistant en général en broderie, en dentelle, ou autres objets de frivolité qui ne demandaient que de l'adresse et du goût. Elles étaient toutes vêtues d'une robe de serge blanche, coiffées sans aucun art et sans d'autre parure que leurs cheveux, mais parées de toutes les grâces de la jeunesse, remarquables par la fraîcheur de leur teint, la candeur et l'innocence de leurs physionomies; des anges descendus du ciel n'auraient pas eu d'autres traits, n'auraient pas inspirés des sentiments plus touchants et plus purs. La gaieté n'était pas entièrement ban-

nie de cette retraite ; cependant l'absence de presque tous les plaisirs, la continuité du travail donnait à leur joie même un caractère de douceur et de mélancolie, dont la vue attendrissait sans exciter la pitié et le regret.

Leurs conversations comme leurs idées devaient nécessairement être un peu bornées ; aucune d'elles ne savait lire ; il n'y avait pas même de livres dans la maison, mais il y avait une harpe, un piano, une lyre, et madame de Cerneuil, très-bonne musicienne, leur donnait quelques leçons, qui étaient toujours la récompense de leur assiduité au travail : elle composait aussi pour elles quelques romances, mais où l'on ne célébrait que l'amitié, les douceurs de la solitude, la beauté de la nature, des fleurs, du printemps... Pour le mot d'*amour*, aucune d'elles, depuis qu'elles avaient l'usage de la raison, ne l'avait entendu prononcer ; elles n'avaient jamais vu d'autre homme que le père Marcel ;

quelle idée eût-il offert à leur esprit?

La plupart de ces jeunes filles étaient jolies; celles qui ne l'étaient pas étaient au moins fraîches et d'une blancheur extrême, car ces jeunes plantes étaient rarement frappées par l'ardeur du soleil; un jardin de trois ou quatre arpents était le seul lieu où elles pussent se promener, et la nécessité de les dérober à tous les regards y avait fait conserver de grands arbres fort touffus, dont l'ombrage était presque continuel. — Ce séjour vous paraît peut-être bien triste, dit madame de Cerneuil à la marquise; les plaisirs du monde y sont ignorés, mais aussi les passions n'y pénètrent point; la connaissance de grands crimes qui ont souillé notre malheureuse patrie n'y arrivèrent jamais.

Ces douces créatures ne pleurent point des parents dont elles ne se rappellent plus, d'augustes victimes dont les malheurs leur seront à jamais in-

connus ; elles vivront, sans le savoir, sur les ruines d'une révolution ; et si sa flamme désastreuse pouvait jamais se rallumer, elles mourraient plus heureuses que nous, car le but de tous mes efforts pour leur bonheur est de leur cacher le passé et l'avenir.

Madame de Surgi voyant à la vivacité des yeux de madame de Cerneuil quelle agitation ce sujet rendait toujours à son esprit, se contenta de répéter avec expression : Je vous donne ma fille, et je ne la regrette plus ; est-ce assez vous prouver que je partage vos sentiments ?

CHAPITRE XIV.

L'INDULGENCE de madame de Cerneuil était en proportion du vif intérêt que lui inspirait la fille de son ancienne amie ; les circonstances aussi ne lui permettaient plus les mêmes craintes sur sa situation.

Si elle souhaitait encore que sa profonde retraite fût à jamais ignorée, ce n'était pas que son retour dans le monde eût encore exposé ses jours ; mais le parti qu'elle avait pris dans un moment de danger et de désespoir était devenu analogue à ses sentiments comme à ses goûts.

L'intime confiance où elle était aussi d'être utile aux enfants qu'elle avait adoptés ne lui laissait plus le choix d'une autre existence ; tout ce qu'elle demandait au Ciel, c'était de vivre assez long-temps pour que la plus

sage et la plus âgée de ses orphelines pût un jour la remplacer.

S'écartant donc des lois qu'elle s'était jusque-là prescrites, elle accorda à madame de Surgi la grace qu'elle lui demandait.

C'était de permettre à la brave nourrice de déposer elle-même son enfant entre ses mains.

Madame de Cerneuil, sans interroger de nouveau Honorine, comprit qu'elle voulait peut-être avoir un jour un témoin de la démarche qu'elle faisait en ce moment; elle permit que la mère Michel amenât Nada le lendemain, fit un écrit qui attestait son entrée dans la maison, donnait son signalement et son âge.

Madame de Cerneuil, Marthe et madame de Surgi elle-même y apposèrent leur signature, et cette pièce, cachetée avec précaution, fut renfermée dans le secrétaire de madame de Cerneuil.

Honorine se fit un devoir de surmonter sa douleur pour ne pas ranimer dans l'ame de madame de Cerneuil des émotions violentes, que la raison et la piété même avait beaucoup de peine à modérer : mais elle la supplia vainement de recevoir les vingt mille francs destinés à sa fille, madame de Cerneuil protesta qu'elle les regarderait seulement comme un dépôt dont Nada seule pourrait disposer si, par quelque événement imprévu, elle venait un jour à se séparer d'elle. Un anneau d'or que la marquise avait au doigt fut le seul présent qu'elle parut désirer, et auquel la sensibilité seule pouvait donner quelque valeur.

L'âge de la pauvre petite Nada la rendait encore fort étrangère à tout ce qui se passait autour d'elle : quelques joujoux qu'on lui donna l'occupèrent assez pour lui cacher les larmes de sa nourrice et de sa mère. On re-

posa les planches. Quelque faible que fût cette barrière, elle sépara pour toujours deux êtres destinés par la nature et par l'amour à se chérir jusqu'à la mort.

Le sacrifice de la marquise était consommé ;... ce qu'elle avait vu dans l'asile où elle abandonnait son enfant en adoucissait l'amertume ; et la prudence de son caractère lui fit sentir qu'il lui restait à exécuter de bonne grâce et fidèlement ce qu'elle avait promis à son coupable époux.

Quelle que fût son extrême répugnance à trahir la vérité, l'idée d'un divorce, d'un éclat scandaleux, jetait tant de trouble dans son esprit, qu'il pouvait la soumettre à tout ce qu'elle ne regardait pas comme criminel. Elle manda donc au marquis que sa chère Nada était attaquée de la rougeole, mais qu'à cette maladie légère il se joignait un caractère de fièvre dont les médecins paraissaient

alarmés;... une seconde lettre en dit davantage; et M. de Surgi, quoique très-persuadé que la mort qu'on lui annonçait n'était pas réelle, fut ravi d'avoir entre les mains une pièce irrécusable que son épouse avait signée, et qu'il se hâta de communiquer à George et à tous ceux dont il était connu.

Le soupçon d'une imposture ne vint à personne; on supposa, sans même y réfléchir, que la marquise s'était conformée, dans quelque lieu que ce fût, aux formalités d'usage. Elle reçut les compliments plus ou moins sincères de ceux qui avaient appris son malheur, ses réponses le confirmèrent, et à son retour à Paris, il ne lui resta d'autre soin à prendre que de ne pas les démentir.

M. de Surgi, fort content de la conduite de son épouse, ne tarda pas à la rejoindre. Il ne lui fit aucune question à l'égard de sa fille; touché de

sa docilité, ou plutôt peut-être de l'idée qu'Honorine, encore jeune, pouvait lui donner un autre fils, il lui montra de nouveau les plus tendres empressements; mais pour cette fois Honorine n'eut point la faiblesse de s'y méprendre et d'y répondre; elle le repoussa avec le plus froid mépris. — C'est assez d'une victime, lui dit-elle avec fierté; conservons dans le monde la bienséance qu'il exige, mais cessez de vous croire aucun droit sur moi; je ne vous suis plus rien....

Le marquis désirant faiblement ce qu'il avait voulu obtenir, et ne voyant que des phrases et de l'exagération dans tout ce que pouvaient produire des sentiments dont il était incapable, reprit le ton ironique auquel il s'était habitué. — Je respecte vos rigueurs, dit-il à Honorine; mais vous aurez, j'espère, la même indulgence pour mes infidélités.

Quinze ans se passèrent sans apporter aucun changement au sort d'Honorine. Je n'entrerai point dans les détails de tout ce que lui firent souffrir les effets de l'éducation que son fils recevait ; elle ne le voyait croître que pour faire le malheur de tout ce qui l'entourerait, et son extérieur, toujours plus difforme, blessait chaque jour davantage l'amour-propre d'une mère.

L'art dissimulait en partie le défaut réel de sa taille; mais il ne pouvait offrir les mêmes ressources à sa physionomie basse, ignoble, fausse et dure.

Au surplus, elle n'en était que plus fidèlement l'image de son ame et de son caractère.

Ennemi de l'étude et du travail, son ignorance était extrême; mais la société des jeunes gens les plus relâchés dans leurs mœurs l'avait rendu précoce pour le vice; dès seize ans,

il s'estimait doublement de tout le mépris qu'il portait aux femmes, sans s'apercevoir qu'il n'avait recherché et connu que celles qui par leur mauvaise conduite étaient déjà dignes de lui.

Au surplus, les malheureuses à qui l'intérêt faisait oublier les disgraces de sa figure ne pouvaient commettre une erreur plus grossière et dont elles fussent plus promptement désabusées, car les défauts du marquis de Surgi n'étaient que l'ébauche de ceux de son fils; si le premier était ambitieux George était avare à ce degré éminent qu'on ne trouve guère que dans la vieillesse. Il était sans nulle idée d'honneur et de bonne foi.

Des scènes scandaleuses où il se trouvait compromis parvenaient quelquefois jusqu'aux oreilles de la marquise; mais George avait si peu de respect et de considération pour sa mère, que toutes ses réprimandes étaient inutiles.

L'honneur s'inspire bien plus qu'il ne s'enseigne ; George opposait les mauvais exemples dont il s'entourait aux bons conseils qu'il recevait et qu'il n'écoutait guère ; la leçon la plus douce l'éloignait de la maison paternelle pendant plusieurs jours, et son absence causait de si vives alarmes au marquis de Surgi, qu'il prenait lui-même le parti de ne rien voir ou de tout pardonner. On se détermina enfin à le faire voyager, et ce parti mit un terme à ses premiers écarts.

CHAPITRE XV.

Monsieur de Surgi avait une sœur, veuve d'un gentilhomme irlandais, nommé O'Gérard, qu'il n'avait jamais pu accoutumer aux manières du grand monde dans lequel il vivait, aussi l'avait-il engagé à se retirer à la campagne, où elle élevait une fille qu'elle avait eue de son mari, et qui annonçait dès l'âge de treize ans devoir être un modèle de beauté. Elle était de quatre ans plus agée que George. Sa mère, ayant peu de fortune et des goûts très-rustiques, était peu propre à donner à cette jeune personne une éducation brillante. Son oncle cependant, qui ne voulait point qu'elle le fît rougir comme madame O'Gérard, qui ressemblait bien plus à une paysane qu'à la veuve d'un gentilhomme,

résolut de faire élever Charlotte (c'était ainsi que s'appelait sa nièce), et il s'en expliqua avec madame O'Gérard. Votre fille grandit, ma sœur ; et ayant l'intention de lui faire faire un mariage tel que la naissance de son père et la vôtre le comporte. —Ma naissance! interrompit madame O'Géerard ; votre naissance et la mienne, mon cher marquis : en vérité, vous savez bien... et craignez que je ne m'égaie bien plus à vos dépens que vous ne pourrez vous égayer aux miens. — Ma sœur, vous vous oubliez.—Non, mon frère, ce n'est pas moi : mais enfin de quoi s'agit-il. — De me confier votre fille, pour en faire une femme présentable dans la société.—Mon Dieu, je le veux bien ; car je désespère d'en faire jamais une bonne femme de ménage, elle est trop coquette, trop orgueilleuse pour cela. Prenez-la, débarrassez-m'en, vous me rendrez service ; tâchez ce-

pendant d'en faire un meilleur sujet que de votre George, qui sera bien, s'il continue, le plus mauvais garnement qu'on puisse imaginer. — Je vous remercie, ma sœur, de vos pronostics. — Vous devriez y faire plus d'attention. Cet enfant annonce les plus dangereuses qualités. — Vous n'êtes pas en état de juger; il n'est pas question de mon fils, mais de ma nièce : voulez-vous ou non que je m'en charge; mais entièrement, de manière à ce que vous ne vous en mêlerez pas plus que de la fille du Grand Turc. — Je vous le promets. — Que vous la verrez très-rarement. — Le moins possible. Enfin voilà qui est dit; faites de votre nièce une grande dame si cela vous amuse; je ne m'y opposerai jamais, et je vous assure qu'elle ne demandera pas mieux; car elle ne manque pas de vanité. Pour moi, j'aime mieux mon jardin, ma basse-cour, que tout vos

ennuyeux plaisirs: on se sent toujours de ce que l'on a été. — Eh! bien madame, restez à votre campagne; vos manières me sont insupportables,et il est temps que votrefille ne vous ait plus pour exemple. — Elle en vaudra peut-être moins: mais il faut souffrir ce qu'on ne peut empêcher. Le lendemain matin, madame O'Gérard prit congé de son frère, lui laissa sa fille, et retourna seul à Fontenai, d'où elle ne venait qu'une fois par an, pour toucher une pension de quinze cents francs que son frère lui faisait. On choisit pour Charlotte une gouvernante, femme bien née, agée de quarante ans, qui fut entièrement chargée d'elle; elles eurent un appartement extérieur à l'Abbaye-au-Bois. Cette dame, qu'on nommait Oliva, avait été très-bien élevée; l'infortune, et le desir de recouvrer une sorte d'aisance dans ses vieux jours, la soumi-

rent à une condition peu faite pour elle ; elle prit le titre de dame de compagnie, auprès de la nièce du marquis de Surgi. On lui recommanda spécialement de faire oublier à Charlotte ce qu'elle avait pu apprendre de sa mère, et on lui envoya toute sorte de maîtres d'agrément... Le soin de sa parure devint sa plus importante affaire, et pour hâter le développement de son esprit, on mit entre ses mains, les lectures les plus dangereuses et les plus mal choisies.

Madame Oliva accompagnait son élève au bal, aux spectacles, et dans les promenades publiques.

Pour rendre cette confiance plus naturelle, le marquis dit partout qu'elle était un peu sa parente, et que madame O'Gérard, à la suite d'une attaque d'apoplexie, était restée dans un état qui ne lui permettait pas d'accompagner sa fille dans le monde : on croyait pourtant qu'elles demeu-

raient ensemble, et ne se cachait qu'à cause de ses infirmités. Charlotte avait été transportée de plaisir de ces arrangements; sa mère la faisait coudre et travailler, lui parlait tous le jours de réformes, d'économies; et la première preuve qu'elle donna de son mauvais cœur fut d'applaudir avec une joie indécente à la défensse qu'on lui faisait de la voir habituellement.

A cette indifférence succèda bientôt le plus froid mépris; et ce que Charlotte acquit du côté de l'éducation fut au dépens de son cœur. Comblée des dons de son oncle, elle s'attachait à lui plaire par un orgueil, un égoïsme semblable au sien. Sa coquetterie, son inconséquence étaient sans égales; mais elle lui seyait si bien, que le marquis n'avait pas le courage de l'en gronder.

Honorine en était effrayée, et n'avait pas tant d'indulgence pour sa

nièce que son mari ; mais celle-ci ayant bientôt pénétré le peu d'intelligence qui régnait entre sa tante et le marquis, se moqua des conseils d'Honorine, et prit pour guide et pour unique amie, cette dame Oliva, que l'ambition avait corrompue, et dont la complaisance était toujours payée en raison de ce qu'elle devait coûter à la délicatesse, et à l'honneur.

Oliva était charmée des progrès de son élève et des éloges que le marquis lui donnait. Charlotte était naturellement belle, mais l'art de se parer avec élégance et avec goût faisait doublement valoir les agréments qu'elle avait reçus de la nature. La lecture des romans avait disposé son cœur à l'amour; séduite par la flatterie, et entraînée par son propre penchant, elle ne tarda pas à remarquer l'effet de ses charmes, et à partager la passion qu'elle avait inspirée. — Mais, pour la première fois, ma-

dame Oliva s'arma de la plus grande sévérité.

Il y avait une sorte de principe auquel elle avait été toute sa vie irrévocablement attachée, c'était de ne jamais rien faire de contraire à sa fortune, d'avoir surtout en vue son indépendance, et d'y sacrifier sans hésiter tous les intérêts du cœur. Cette façon de penser, qu'Oliva regardait comme le *nec plus ultrà* de la sagesse, convenait peu à la vivacité de Charlotte.

Le chevalier de *Sabry*, qui lui avait fait la déclaration la plus tendre, et qu'elle avait écouté sans colère, n'avait pour toute fortune qu'une figure charmante, une voix délicieuse, et le jargon du jour. Croyant se rendre Oliva plus favorable, et lui supposant une sévérité qu'elle n'avait guère pour son éleve, il lui avait dit qu'il se proposait de la demander en mariage au marquis de Surgi, dès

qu'un de ses oncles, infirme et très-vieux, lui aurait abandonné une assez jolie fortune dont-il se disait unique héritier.

Oliva, par indulgence pour Charlotte, ne l'avait pas absolument, découragé; mais dès qu'elle se trouva seule avec elle, elle lui fit mille représentations sévères. « C'était au bal « qu'elle avait fait la connaissance « du chevalier.... Il n'avait que vingt-« deux ans, et tout ce qu'elle savait « de lui, elle ne le savait que par « lui-même... Il pouvait donc lui en « imposer, sur sa bonne volonté à « l'épouser, comme sur toute ses « espérances à venir. Les amants peu « fortunés, disait-elle, ont tou-« jours des parents qui doivent mou-« rir; et quand ils meurent, on ne « trouve rien, ou l'on trouve d'au-« tres héritiers. Et puis il était trop « jeune... ce serait un mari volage « et peu soigneux pour sa femme;

« le marquis de Surgi n'approuve-
« rait point sa demande, et lui ferait
« peu de bien si elle s'obstinait a
« faire ce qu'elle appelait un *sot* ma-
« riage ; Charlotte défendait son
« amour et la bonne foi de son
« amant. »

Oliva ne se rendait pas, voulait absolument bannir le beau chevalier, auquel elle avait indiscrétement permis l'entrée de la maison ; elle menaçait d'avertir le marquis. Mais si le cœur de Charlotte n'était pas fort solidemeut épris, son imagination était montée ; elle s'était dit mille fois qu'on ne guérissait pas d'un premier amour ; qu'elle mourrait si elle ne devenait pas l'épouse du chevalier ; et tout les conseils de madame Oliva n'eurent d'autres effets que de lui rendre les imprudences plus nécessaires. Dès-lors elle saisissait toutes les occasions où elle pouvait parler au chevalier sans être entendue d'Oliva,

et recevait des lettres de Sabry et y répondait avec peu d'adresse et de précaution.

A la vérité la certitude où elle croyait être de l'avoir pour époux la retenait encore dans de certaines bornes; ses lettres et toutes les circonstances de son intrigue l'eussent fait paraître plus coupable qu'elle ne l'était réellement.

Imbue de cette maxime, que toutes les fautes de l'amour n'ont pas de plus grande excuse que son excès, elle répondait à la passion du chevalier par des expressions plus brûlantes encore que les siennes, les puisait dans son cœur, dans sa tête, dans ses livres; et n'était jamais plus contente d'elle que quand elle avait pu lui persuader qu'il n'y avait pas de sacrifice au monde dont elle ne fût capable pour lui.

Le chevalier, quoique fort jeune encore, était lancé dans un monde

qui n'a ni estime ni confiance pour ces grandes et généreuses passions. Il trouvait Charlotte extrêmement belle; comme elle dansait à ravir, qu'elle chantait avec un goût infini, qu'elle suivait la mode avec tout le soin possible (quand elle-même ne la donnait pas), il était enchanté qu'elle voulût bien s'afficher pour lui, et la secondait à ravir. Charlotte, en se prêtant à cette odieuse vanité, n'y voyait qu'une plus grande certitude de son prochain mariage, elle ne voulait pas attendre la mort de l'oncle... Une chaumière et l'amour, c'était assez pour son bonheur.

Elle priait ingénûment le chevalier de l'enlever, de faire un éclat qui forçât le marquis de Surgi de donner son consentement; enfin il n'y avait pas une extravagance qui ne lui parût légitime, puisqu'elle devait la conduire plus promptement aux pieds des autels.

Madame Oliva était dupe de la dissipation à laquelle Charlotte se livrait encore assez volontiers; elle lui supposait plus de desir de multiplier ses conquêtes que de penchant à les fixer.

Comme son existence près d'elle était douce et agréable, que d'ailleurs Charlotte n'avait pas encore dix-huit ans, elle ne souhaitait pas qu'on songeât si promptement à l'établir, et enfin rien ne l'alarmait, quand un événement aussi fâcheux qu'éclatant vint compromettre le repos, la réputation de Charlotte, et lui déciller les yeux.

CHAPITRE XVII.

Charlotte, accompagnée comme de coutume par madame Oliva, avait accepté de chanter le soir même dans un concert de société où l'on avait réuni des amateurs fort distingués par leurs talents.

Devant paraître pour la première fois dans une assemblée où elle connaissait peu de monde, elle employa tout le jour au soin de sa toilette; et madame Oliva n'était pas moins flattée qu'elle-même de la sensation qu'elle devait y produire.

L'heure arriva, et Charlotte, persuadée que les succès qu'elle allait obtenir ne tarderaient pas à parvenir aux oreilles du chevalier, ajoutait à sa coquetterie naturelle la douce confiance d'en être plus chère à son amant.

En effet, tous les regards se fixèrent sur elle : ceux des hommes avec une admiration plus familière et plus impertinente que flatteuse ; ceux des femmes avec un air de dépit et d'envie que leurs sourires forcés déguisaient assez mal. Charlotte chanta.

L'enchantement fut porté jusqu'à l'ivresse, et il se fit un murmure d'impatience lorqu'un laquais ouvrant les deux battants de la porte interrompit le plus joli bolero du monde, pour annoncer la baronne de Cérac.

Celle-ci se glissa avec embarras au milieu des auditeurs, fit un signe suppliant à la maîtresse de la maison pour qu'elle ne se dérangeât pas et ne s'occupât point d'elle ; Charlotte recommença le morceau qu'elle avait interrompu de la meilleure grâce du monde. Cette complaisance redoubla l'attention de l'assemblée, etCharlotte, étourdie d'éloges et d'applaudissements exagérés, eut bien de la peine

à regagner sa place auprès de madame Oliva : celle-ci lui prit affectueusement la main, et lui dit des choses obligeantes. — J'étais pourtant bien troublée, dit Charlotte en s'adressant à la dame qui était à sa gauche. Il n'y a rien de si terrible que d'entendre ouvrir ou fermer des portes pendant qu'on chante un morceau d'expression... Où est donc cette baronne de Cérac, qui m'a joué un si mauvais tour... — La voilà, reprit la dame à laquelle elle s'adressait ; c'est cette grande figure maigre et jaune qui est parée si ridiculement, de ce côté... auprès du piano.

— Ah mon Dieu ! reprit Charlotte en étouffant ses rires sous son éventail; je suis bien heureuse de ne pas l'avoir regardée tout à l'heure, je l'aurais prise pour l'ombre de ma grand'mère, et je n'aurais jamais pu continuer. — Ne parlez pas comme cela, reprit la petite dame ; dans huit jours ce

spectre qui vous fait peur sera une nouvelle mariée ; elle est veuve, a cent mille livres de rente, et fait la fortune d'un pauvre petit chevalier beau comme un ange, mais criblé de dettes. Il veut faire une bonne fin, et a promis à ses créanciers d'épouser madame de Cérac. — Ah le malheureux ! s'écria Charlotte. Et comment le nommez-vous ? — C'est le chevalier de Sabry ; peut-être l'avez-vous rencontré dans le monde : c'est l'amant de toutes les jolies femmes ; mais on ne vit pas d'amour, et... Madame Oliva avait entendu cette conversation ; elle fixa Charlotte avec inquiétude, la vit pâlir, se pencher sur son fauteuil, où elle demeura sans sentiment. On l'emporta dans une pièce voisine, où les indiscrets la suivirent, pendant que la médisance et la calomnie s'occupaient d'elle dans le salon. Charlotte ne fut point en état de reparaître de la soirée ; mais dans un

court instant où madame Oliva s'éloigna d'elle pour lui préparer quelques gouttes d'éther, elle mit le comble à ses imprudences, en s'informant de la demeure de madame de Cérac.

L'usage qu'elle en voulait faire n'était point encore arrêté dans son esprit, mais elle sentait vaguement qu'elle ne soutiendrait point les tourments affreux de la jalousie sans agir de quelque manière que ce fut.

C'était une véritable consolation pour elle, que de pouvoir prendre toute sorte de renseignements sur madame de Cérac et sur sa liaison avec le chevalier.

Tout se réduisait à dire qu'il était infidèle, et que le soin de sa fortune l'exigeait; mais en amour, une femme désespérée ne raisonne point ainsi; les moindres détails sont d'un grand intérêt pour elle; elle y cherche des motifs d'espoir ou des moyens de vengeance; elle veut savoir en quel

moment elle a été trahie, ce qu'il en coûte à celui qui la sacrifie; elle s'irrite et pardonne tour à tour; l'orgueil la console ou la conduit; mais l'essentiel, c'est qu'elle puisse encore agir en quelque chose, et laisser à l'objet aimé des regrets et des souvenirs.

Madame Oliva, désolée de la conduite et surtout de la dissimulation de Charlotte, lui en fit les plus vifs reproches dès qu'elle fut en état de l'entendre : elle répéta qu'elle l'avait prédit, et que puisqu'elle n'avait pu obtenir sa confiance dans une occasion de cette importance, il était inutile qu'elle restât près d'elle; elle allait demander au marquis de Surgi la liberté de se retirer.

Charlotte aimait véritablement madame Oliva; elle avait lieu de croire que toute autre personne placée près d'elle aurait plus de surveillance et de sévérité; aussi elle ne négligea rien pour l'apaiser : larmes, prières,

promesses de toute espèce; c'était bien plus qu'il ne fallait pour vaincre une résolution qui n'était pas même sincère. Madame Oliva pardonna, et Charlotte, dont le cœur était plein, se soulagea, par l'aveu le plus sincère de toutes les bontés qu'elle avoit eues pour le chevalier.

Dans ce premier moment de douleur et de dépit, elle croyait le haïr, et achevait de s'irriter elle-même par le tableau qu'elle faisait de son ingratitude et de sa perfidie.

Elle renchérissait sur le mal qu'en disait madame Oliva, qui lui demanda enfin si une telle épreuve ne suffirait pas pour l'en détacher à jamais. — J'aurais bien peu de fierté s'il en était autrement, reprit Charlotte; je le déteste plus que je ne l'ai jamais aimé, et je suis capable de le féliciter de sang froid, sur sa douce union avec madame de Cérac. — Vous me rassurez entièrement, reprit madame

Oliva, tâchons seulement que toute cette affaire soit ignorée de votre oncle, car elle lui donnerait beaucoup d'humeur; je suis d'avis que vous fassiez semblant d'être malade, pour qu'on puisse supposer que votre accident chez madame de ***. est tout-à-fait naturel; et n'a rien de commun avec la nouvelle que vous y avez apprise. — Je suivrai aveuglément vos conseils.

Madame Oliva embrassa Charlotte, la força de prendre quelque nourriture, et l'ayant fait mettre au lit, lui recommanda le repos, dont elle avait le plus grand besoin.

CHAPITRE XVIII.

La pauvre enfant essaya en effet de dormir, mais elle ne fut pas longtemps sans s'apercevoir que les sentiments tumultueux qui remplissaient son ame ne lui en laissaient pas le pouvoir : elle regrettait déja les confidences qu'elle venait de faire à madame Oliva; le mal qu'elle avait dit du chevalier (très-coupable sans doute), mais qu'enfin elle condamsans l'avoir entendu, et sans la moindre explication avec lui.

Trop agitée pour demeurer couchée, elle ralluma sa bougie, se leva, et fut chercher dans une petite cassette de bois de rose deux ou trois cents billets charmants qu'elle avait reçus du chevalier.

Honteuse de voir que son ressentiment s'était déjà et si aisément af-

faibli, elle se flatta que cette lecture lui rendrait toute sa colère. C'était donc au moment de l'abandonner, de la tromper pour un vil intérêt de fortune, qu'il avait employé avec tant d'art le langage si désintéressé des amants délicats.

Elle approcha une table, et parcourut toutes ses lettres;... s'enivra de nouveau de tout l'amour dont elles étaient remplies, se rappela les tendres serments qu'elle avait reçus, les efforts qu'il avait faits pour obtenir de plus grandes faveurs, en répétant mille fois, que le titre d'époux les légitimerait toutes.

Des torrents de larmes, que le dépit avait contenus jusqu'alors, s'échappèrent de ses yeux, et, pour combler sa nouvelle défaite, elle aperçut le portrait du chevalier, dont la charmante figure était pleine de candeur et de sensibilité; elle le porta involontairement à ses lèvres, en s'é-

criant : Non, non, cher et fidèle ami! je ne le crois pas. Tu ne m'as point trompée! de semblables traits ne peuvent point cacher un cœur perfide et criminel! Ces yeux charmants ne doivent leur expression qu'au sentiment qui les anime; la nature ne prête point ce sourire touchant à l'imposture. Eh comment ai-je pu m'alarmer, t'accuser si facilement?... Elle relut encore quelques lettres; de celles où le chevalier prenait *l'honneur* lui-même pour garant de ses serments; s'il eût été près d'elle en cet instant, elle fût tombée à ses genoux, honteuse de l'avoir si mal jugé, si mal connu.

Pourtant le discours de cette dame lui revenait à l'esprit, et la jetait dans un mortelle anxiété; elle ne pouvait savoir qu'elle aimait le chevalier! et quand elle l'aurait su, ce n'était point une ennemie... Quel intérêt, quel plaisir aurait-elle eu à lui

déchirer le cœur!... Elle aurait donné tout au monde pour revoir un instant le chevalier; mais dans leur dernière entrevue il lui avait dit qu'il allait faire un voyage de quelques jours, dans sa famille... Il n'était point à Paris... Cette réflexion ranima toutes ses craintes, et parut ajouter une nouvelle probabilité à son malheur... Il allait sans doute chercher ses papiers,... le consentement de son père. Après mille combats, elle se fixa à cette idée; et quelle que fût l'extravagance du projet qui lui vint à l'esprit, elle ne put retrouver un moment de sommeil qu'après s'y être irrévocablement fixée.

Le lendemain madame Oliva la trouva fort abattue, mais calme; Charlotte lui dit qu'elle croyait avoir eu un peu de fièvre pendant la nuit; qu'il était naturel que l'amour-propre seul rendît sensible au procédé qu'elle éprouvait, mais que sa plus

grande inquiétude était actuellement que le marquis de Surgi n'eût entendu parler de la scène du concert... Je donnerais tout au monde pour le savoir, ajouta Charlotte; mais vous savez combien je crains mon oncle. Au premier mot qu'il me dira à ce sujet, mon trouble me trahira...—Je vous entends, ma chère petite, dit madame Oliva; vous voudriez que j'y fusse avant vous : mais en supposant que votre oncle apprenne votre imprudence; il est trop tôt encore.— Point du tout, reprit vivement Charlotte; lorsque vous lui aurez dit dès aujourd'hui que je suis malade, qu'il aura appris de vous-même mon évanouissement, il sera le premier à se moquer des conséquences qu'on aura voulu en tirer... Il n'y verra que la jalousie des femmes que j'ai pu éclipser, et des caquets de société dont vous savez qu'il aime tant à se divertir.

— Vous avez peut-être raison, Charlotte; et j'irais à l'instant, si je ne craignais de vous quitter pour autant de temps : mais nous sommes au Marais, votre oncle demeure à la Chaussée-d'Antin, et en prenant une voiture de place, je ferais encore bien lentement une si longue course.

Charlotte pressa madame Oliva de partir, mais on ne trouva point de voiture, et son élève en fut ravie, car son dessein était de l'éloigner pour long-temps. Elle se mit à son piano, pour mieux lui persuader que son esprit était tranquille; et l'ayant vue marcher avec assez de gravité pour croire que son retour ne serait pas prochain, elle s'occupa d'elle-même, et du projet bizarre dont elle ne présumait pas le triste résultat.

CHAPITRE XIX.

CHARLOTTE n'accordait que peu de confiance à madame Oliva dans tout ce qui avait rapport à son amour.

Elle s'était dit une fois pour toutes que les femmes ne savent le juger qu'à l'âge où elles l'inspirent et au moment où elles l'éprouvent : que le reste de leur vie dévoué aux regrets, au repentir, où tout au moins à l'humeur, les porte à se montrer implacables envers les hommes, dès qu'elles n'ont plus le pouvoir de les séduire. Madame Oliva prétendait que les jeunes gens d'à présent étaient changés, et Charlotte pensait que c'était madame Oliva qui ne les voyait plus des mêmes yeux, et qui était changée elle-même.

La certitude où elle croyait être que la démarche qu'elle voulait faire

serait blâmée par Oliva, n'était donc d'aucune conséquence à ses yeux ; l'événement déciderait de quel côté était la raison, et selon elle l'événement n'était presque pas douteux.

Charlotte avait résolu d'aller trouver avec confiance madame de Gérac, et de lui faire connaître les engagements que le chevalier avait avec elle ; il pouvait être douloureux pour cette dame d'apprendre qu'elle était trompée, que le cœur de celui à qui elle allait donner sa fortune et sa main n'était plus libre ; mais elle se proposait de ménager sa vanité, ne pensait pas qu'à cinquante-huit ans on eût les passions bien vives, et il valait toujours mieux avoir, la veille d'une si bizarre union, quelques instants de douleur, que de passer le reste de sa vie dans d'inutiles regrets.

Un instant d'ambition avoit pu égarer le chevalier, mais l'amour reprendrait bientôt tout son empire ;

l'imprudence de son action même lui donnerait la mesure de ces sentiments, et pressé d'obtenir son pardon, Charlotte le voyait déjà à ses pieds désavouer son erreur.

Une rivale âgée, et qui n'avait jamais été belle, ne devait pas paraître fort redoutable à l'aimable Charlotte; mais aucun homme n'inspirera jamais autant de coquetterie à une femme que celle qui a pu se flatter un moment de lui disputer un cœur.

On pense alors à l'illusion qu'elle se fait sur elle-même, et il s'agit de la forcer à convenir, malgré tous les efforts de l'amour-propre, qu'elle doit céder sa conquête et abandonner tout ses droits.

Charlotte connaissait mieux qu'aucune personne au monde la parure qui lui était favorable; une visite du matin exigeait la plus grande simplicité, et l'art ne paraissait point avoir été consulté dans la manière pleine

de grace dont-elle avait relevé ses superbes cheveux blonds.

Une epingle d'or les attachait au haut de sa tête, et les boucles légères qui tombaient sur son cou semblaient être échappées malgré elles à un lien si léger.

Sa robe de mousseline, éblouissante de blancheur, n'avait de forme déterminée que par le large ruban blanc qui la pressait autour de sa taille : un voile très-clair couvrait son joli visage sans le cacher ; l'émotion, l'embarras, l'espérance animaient tout ses traits... Charlotte jeta un coup d'œil satisfait sur son miroir, et pensa plaindre cette pauvre madame de Cérac, du coup qu'elle allait lui porter.

Elle éloigna les domestiques sous de frivoles prétextes, monta dans une voiture qu'elle trouva près de sa maison, la fit arrêter à la porte de l'hôtel, et frémit de tout son corps lorsqu'on lui dit que madame la baronne était chez elle.

On eût dit en ce moment qu'elle n'était pas venue pour la trouver, et qu'elle était fâchée de la rencontrer.

Les passions, semblables à l'ivresse, justifient d'abord tout ce qui les favorise, bientôt la raison renaît,... éclaire, désabuse,.. montre sans détour la vérité, mais presque toujours il est trop *tard*; la plus futile circonstance entraîne... et peut-être que Charlotte ne fût jamais entrée chez madame de Cérac si un grand coquin de laquais, qui avait remarqué dans cette voiture une jolie femme très-bien mise, ne s'était pressé d'ouvrir la portiere,... de baisser avec fracas le marchepied, et de l'aider à descendre... Arrivé jusque-là, il ne lui vint pas à l'esprit qu'elle pût retourner chez elle; elle chercha a se rassurer, traversa en tremblant un très-grand vestibule, une antichambre, un salon d'une grande magnificence; et quand le valet-de-chambre

de madame de Cérac vint lui demander poliment comment il devait l'annoncer, la pauvre Charlotte était si troublée, qu'elle se rapelait à peine son nom.

Aussi-bien elle ne trouvait pas à propos de le dire, et sa visite était un secret qu'elle ne se souciait pas de mettre à la discrétion des valets : — Madame de Cérac ne me connaît pas, reprit-elle doucement ; veuillez bien seulement lui dire qu'une jeune dame demande à la voir. — Cette réponse diminua beaucoup la considération du valet-de-chambre, qui avait pensé d'abord que c'était une amie de sa maîtresse ; il jette les yeux sur une fenêtre qui donnait sur la rue, et voit que cette jolie dame était venue dans une voiture de place, il retourna vers elle d'un air embarrassé, distrait, et surtout insolent... Vous pouvez vous asseoir, madame. — Mais vous venez de me dire que madame de

Cérac y était. — Vous voulez dire madame la baronne (car les vanités des valets consistent surtout dans le titre de leur maître). Julien continua. Madame la baronne avait du monde tout-à-l'heure... elle n'est peut-être pas libre de vous recevoir, mais Gabriel va monter, il ira voir si vous pouvez entrer. — Je voudrais bien ne pas attendre Gabriel, reprit Charlotte rouge comme le feu et cruellement humiliée. Elle était jeune, jolie, *seule*, et sentait en ce moment tout ce qu'il y avait de singulier et d'équivoque dans sa démarche.

Mais l'instinct, qui plutôt que la réflexion la faisait agir dans cette circonstance, la conseilla fort bien ; elle défit adroitement un nœud qui était à son mouchoir, en tira une petite pièce d'or, et la glissant dans la main de Julien. — Vous craignez peut-être d'importuner madame la baronne, mais votre complaisance m'obligera beaucoup.

Julien, surpris, avait un peu l'air de retirer sa main,... de refuser l'argent, il bégayait... c'est mon devoir... il ne faut rien; mais Charlotte qui s'était éloignée de lui, ne paraissait pas disposée à le reprendre. Il sortit donc, et fut avertir la baronne, qui était seule, mais dans le moment le moins favorable pour paraître aux yeux des étrangers.

Son blanc, son rouge n'était point encore mis; elle avait une robe du matin plus commode qu'élégante. Charlotte lui entendit dire fort haut; car son ton était naturellement bref et dur.... — Une jeune dame? qu'est-ce que c'est que cela? Son nom, son nom? est-ce qu'elle n'a pas de nom cette dame.—Elle dit, reprit Julien, que madame la baronne ne la connaît pas.—Je ne la connais pas! Eh bien! qu'est-ce qu'elle me veut? Est-ce que j'ai besoin de voir les gens que je ne connais pas?

Voyez donc ce que c'est... Je parierais que c'est encore quelqu'un qu'on m'envoie... On me croit millionnaire; je ne peux pas donner à tout le monde, moi. — Madame la baronne se trompe sûrement, cette dame est très-bien mise; elle n'est pas venue à pied. — Non!.. Pas venue à pied,.. murmurait tout bas la baronne. Eh bien! qu'elle attende un peu, je ne peux pas la recevoir comme cela.

La porte de la chambre à coucher où était madame de Cérac était entr'ouverte, Charlotte avait tout entendu... Elle était entièrement découragée; ne savait plus ce qu'elle avait à dire... Elle ne pensait, elle ne voulait plus rien; elle s'était levée, elle allait sortir, quand Julien, faché de la voir mécontente, la retint. — Mon Dieu, madame, lui dit-il, ayez la bonté d'attendre un moment; madame la baronne serait désespérée de ne pas vous voir... Mais c'est qu'à l'occasion

de son prochain mariage, il vient tant de monde ici... Ce sont des marchands, des fournisseurs, qui veulent avoir la pratique de notre jeune maître, on ne sait auquel entendre...

Charlotte pâlit, et se rassit involontairement... Elle crut apprendre pour la première fois que la baronne se mariait... Ses idées,... ses sentiments,... ses douleurs, revenaient en foule... Elle balbutia en fixant Julien, sans savoir ce qu'elle disait et ce qu'il lui avait dit...—Y a-t-il long-temps qu'elle est mariée?... Est-elle heureuse? Le chevalier.... — Ce n'est que jeudi qu'il épouse madame la baronne; M. le chevalier n'est ici que de ce matin... Au même instant, la porte de la chambre à coucher s'ouvrit, et la baronne dit d'une voix assez aigre : Eh bien, Julien, faites donc entrer; est-ce que je n'ai pas sonné? Julien se retira pour faire passer Charlotte, qu'il n'annonçait pas, faute de savoir son nom.

Madame de Cérac était grande, maigre, d'un abord froid, sévère et assez imposant. Elle avait fait un peu de toilette, mais pendant que la niece du marquis de Surgi entrait avec une timidité et une émotion inexprimables, elle s'occupait à fermer de plus près des petits rideaux de croisées qui, à son gré, laissaient trop de jour. Elle revint à pas lents près de la cheminée, et ne reconnut pas du tout cette jeune personne, qu'elle avait entrevue la veille pour la seule fois de sa vie. — Asseyez-vous, madame... Charlotte s'assit. — Puis-je savoir ce qui me procure l'honneur de vous voir? — Votre intérêt et le mien, madame. — Je ne comprends pas... Mon intérêt... Et puis-je savoir...? Qui êtes-vous, madame? — Une jeune personne malheureuse, trahie, et qui pense, avec douleur que vous êtes trompée comme elle... Madame la baronne, continua Charlotte (qui avait

retrouvé tout son courage dans la nécessité pressante de s'expliquer), est-il vrai que vous épousez dans deux jours le chevalier de Sabry? — Oui, madame... ou mademoiselle, c'est vrai. — Le chevalier n'est pas libre, madame. — Que dites-vous là? il est marié! — Aux yeux d'une personne honnête, c'est la même chose: il est engagé par sa parole, par son amour, par le mien, par ses lettres.... Je vous les apporte, madame; lisez-les... Voyez si celui qui me tenait un tel langage il y a huit jours peut être sensible aujourd'hui pour vous.... Voyez, madame, s'il est digne des sacrifices que vous voulez lui faire. Vous avez sans doute beaucoup de mérite...., de raison..., de générosité, mais... Madame de Cérac mit tranquillement ses lunettes, et en les lisant elle roulait entre ses doigts une belle tabatière d'or, et la frappait contre la table; tout-à-coup elle leva

la tête et fixa Charlotte. — Est-ce que vous seriez mademoiselle O'Gérard!. Cette jolie personne qui était hier au concert,... qui chantiez,... qui s'est trouvée mal... Oh ! jeunesse trop imprudente ! — Charlotte se sentit si humiliée de ce ton de pitié, qu'elle reprit aussitôt et presque avec colère : — Est-ce que madame la baronne ne peut pas concevoir qu'à dix-huit ans on aime un jeune homme qui en a vingt-deux. — Vous voulez dire, reprit froidement la baronne, que la folie est plus excusable à votre âge qu'au mien. Je ne prétends pas le contraire, et je vous remercie de la leçon... Est-ce pour me la donner chez moi que vous avez pris la peine d'y venir? — Madame, jetez les yeux sur ces lettres... Lisez-les, madame; je suis sûre que le chevalier a la scélératesse de vous dire qu'il vous aime. — Au moins, mademoiselle, il ne me dit pas qu'il n'en ait ja-

mais aimé d'autres..je ne le croirais pas; je conclurais qu'il est peu fait pour l'amour... Au surplus je me rends justice, et je n'ai pas la moindre prétention sur le sien. — Quoi, madame, vous allez l'épouser! lui donner cent mille livres de rente, et vous n'exigez pas qu'il vous aime!... — J'exige dit la baronne, que mes bienfaits le rendent heureux, qu'il passe ses jours près de moi dans un commerce rempli de procédés, d'amitié et d'égards. Je me suis déjà dit que la reconnaissance ne peut produire que cela, et j'entends bien y borner tous mes droits. — Jamais, jamais, dit Charlotte, la folie ne prit un ton plus raisonnable! — Mademoiselle vous vous oubliez.... Vous êtes chez moi. — Le désespoir m'y a conduit, madame; je meurs si vous ne me rendez le chevalier. Charlotte ne pouvait plus se vaincre, et comme la baronne, malgré ses dehors désagréables, ne lui paraissait pas une

méchante femme, elle eut l'idée de l'attendrir; elle se laissa donc aller aux pleurs et aux plaintes; elle s'appuya même de sa propre imprudence, qui allait nuire sans retour à sa réputation ; elle sanglottait...., elle étouffait, et le sang-froid de la baronne lui était surtout impossible à supporter.

—Calmez-vous, lui dit-elle ; je suis fachée que mon bonheur coûte des larmes à quelqu'un, mais c'est l'histoire de toutes les jeunes filles... Elle consultent leur penchant plutôt que leurs parents et l'expérience... Ma chère demoiselle, prenez quelque chose... Je vais vous faire donner de l'eau de fleur d'orange.., des gouttes..; Ah les passions!.. les passions! qu'elles font de mal! A mon âge on n'en a plus : voilà ce qui console de vieillir. La baronne avait sonné; Julien apporta un verre d'eau sucrée, entra, sortit vingt fois; Charlotte était for-

cée de se contenir, et elle mourait d'envie de faire une scène qui laissât une grande impression sur l'esprit de la baronne... Elle pensa aussi que le chevalier de Sabry pouvait entrer... La porte n'était pas défendue... Mais rien de tout cela n'arriva, et la baronne la voyant plus tranquille, lui parla en ces termes. — Mademoiselle, votre démarche près de moi est très-inconsidérée, et pourrait vous perdre; je doute même, quand je le voudrais, qu'elle vous rendît le cœur de votre amant. — Ah vous ne le voulez pas, madame. — Non, mademoiselle, non; vos aveux n'ont rien changé à ma situation.... et je veux bien vous dire qu'ils ne m'ont rien appris. — Quoi, madame, vous saviez! — Que le chevalier vous avait aimée; et pour me convaincre qu'il renonçait à vous voici toutes vos lettres, qu'il m'a remises ce matin. — Le monstre! le perfide! s'écria mademoiselle O'Gé-

rard, eh quoi, madame, vous accepterez pour époux, un homme capable d'un semblable trait! — Je l'en ai blâmé, reprit la baronne, je ne vous en instruis que pour vous guérir, et je ne les ai acceptées que pour vous les rendre moi-même. — Je n'ai pas le courage de vous en remercier, madame;... vous me faites trop de mal. — Je n'exige aucune reconnaissance, mais je souhaite que cette cruelle leçon vous soit utile. Tout ce qui vient de se passer entre nous restera ignoré si vous ne le divulguez pas vous-même, ma chère enfant. L'inconséquence et la faiblesse de notre sexe justifient toujours les hommes de leur conduite envers nous. N'appelons jamais le public pour juge; car les maux qu'ils nous causent s'effacent avec le temps, et s'aigriraient par son insultante pitié! Je présume que vous êtes venue ici à l'insu de votre parente, et que vous

avez pris vos mesures pour rentrer chez vous avec sûreté: je vous offre ma voiture... Charlotte refusait, mais la baronne insista, en lui observant que cette apparence d'amitié entre elles préviendrait les observations des domestiques.

En un instant les chevaux furent mis.... Charlotte, envelopée de son voile, venait de s'élancer dans la voiture: elle s'avance pour lever une glace; mais un seul regard qu'elle jeta dans la rue lui fit rencontrer et reconnaître le chevalier de Sabry; elle jeta un cri involontaire, et qu'il parût entendre;.. mais il doubla le pas, et disparut.

CHAPITRE XX.

Madame Oliva n'était point encore rentrée : Charlotte put aisément lui cacher sa nouvelle extravagance, dont elle était confuse ; mais elle était dans un état si violent, qu'elle se mit au lit avec une grande fièvre, qui dura plusieurs jours. Heureusement que les nouvelles qu'apportait madame Oliva étaient satisfaisantes, et pouvaient la rassurer sur l'inquiétude que lui donnait son oncle.

On venait de recevoir des nouvelles de George, absent depuis quinze mois, et qui avait toujours donné de ses nouvelles avec beaucoup de négligeance ; il se portait fort bien, et invitait le marquis à venir à sa rencontre jusqu'à la frontière.

M. de Surgi, toujours idolâtre de son fils, prenait la poste à l'instant

même, et ne devait s'arrêter que lorsqu'il l'aurait rejoint.

Tout ce qui était relatif à ce cher enfant absorbait si bien tous ses sentiments, qu'il entendit à peine ce que madame Oliva lui conta sur l'accident de sa nièce; de quelque manière que le public l'eût interprété, ce devait être une histoire faite et oubliée avant qu'il ne fût de retour.

Charlotte fut pourtant en danger, et le chagrin d'apprendre que le chevalier était marié retarda sa convalescence. Honorine vint la voir plusieurs fois, et quoiqu'elle eût souvent lieu de se plaindre de sa nièce, par une suite de sa bonté naturelle, elle lui donnait les plus tendres soins.

George rapporta de ses voyages; les mêmes défauts, mais un vernis de politesse, qui était à peu près la seule chose que son précepteur eût exigé de lui l'avait instruit à les cacher.

Sa société dans le monde était sem-

blable à celle de beaucoup d'autres, mais sa présomption était sans bornes; on ne pouvait le voir dans son intérieur sans rire de tout ce qu'elle lui faisait dire ou penser; mais le marquis trouvait mauvais qu'on le désabusât à cet égard. — Mon fils, disait-il, est assez malheureux d'être disgracié de la nature: tant mieux s'il l'ignore. Cent mille écus de rente embellissent tout; je prétends bien qu'il choisisse pour épouse la femme la plus belle de la capitale, et je ne crains pas ses refus.

Le marquis, pressé de se voir d'autres héritiers de son nom, avait déjà en vue, pour George, une fille de qualité riche et charmante; ses premières démarches dans la famille avaient été fort bien accueillies; mais George, qui n'avait pas encore atteint son quatrième lustre, ignorait qu'on songeât déjà à l'établir, et ne pensait qu'à jouir de sa fortune et de sa liberté.

La facilité qu'il avait trouvée de si bonne heure à satisfaire tous ses désirs les avait éteints, il était enfin menacé du plus inévitable malheur pour les gens riches, la satiété.

George avait passé les premières années de sa jeunesse avec sa cousine Charlotte; l'intimité de leur enfance n'avait produit entre eux que des querelles.

L'une était vive, étourdie, violente, prodigue, sans ordre et sans réflexion, l'autre était absolu, volontaire, capricieux, avare : ils se cherchaient pour se tourmenter réciproquement; en un mot, tous deux se voyaient sans conséquence et sans intérêt.

George, depuis, entraîné dans la société de femmes sans délicatesse, avait fait peu d'attention aux charmes de Charlotte, qui était tout occupée d'acquérir des talents frivoles, et n'était point encore lancée dans le grand monde, comme il la trouva à son retour.

Elle était embellie, formée par l'âge, la coquetterie, les succès, et plus encore peut-être par les conseils de madame Oliva.

Celle-ci s'aperçut tout de suite que George était frappé des graces de sa cousine, et elle parut d'abord réprimer avec beaucoup d'austérité les manières libres qui avaient existé autrefois entre eux; elle ne souffrait point qu'ils se vissent souvent, et c'était toujours en sa présence.

Charlotte s'en étonna, et madame Oliva, pressée par ses questions, s'expliqua ainsi :

— Mon enfant, supposez-vous que votre aventure avec le chevalier, ne soit connue de personne? — Hélas! je ne me fais pas cette illusion; mais est-ce que vous croyez que George en ait appris quelque chose? — George et votre oncle sont les seuls dans cette ville qui l'ignorent. On se tait par égard pour eux; mais vous n'en êtes pas moins déshonorée, car la ca-

lomnie à fort aggravé vos torts. — Déshonorée! s'écria Charlotte; le mot est un peu dur. — La véritable amitié me défend des ménagements trompeurs. Aimable comme vous êtes,... les amants ne vous manqueront pas, sans doute; mais ne sentez-vous pas la difficulté de trouver un mari? Sans parler du tort que vous a fait une première imprudence, songez que vous dépendez entièrement de votre oncle, qui, s'il apprend ce qui s'est passé, bornera toutes ses bontés à vous faire épouser un pauvre gentilhomme, vous donnant une dot modique, et ainsi vous reléguera en province, où vous végéterez dans une noble mais triste obscurité. — Ah! ma chère Oliva, comme vous arrangez mon avenir; s'il est inévitable, comment avez-vous le courage de me le montrer! — Mais, si vous êtes raisonnable, il ne l'est pas. — En doutez-vous? reprit tristement Charlotte, et n'ai-je

pas reçu une leçon assez dure pour vous tranquilliser? Je ne me fie plus à moi-même, et vous ferez de moi tout ce que vous voudrez. — Eh bien, dit en riant madame Oliva, je vous offre un mari, jeune, très-riche, et auquel vous tournerez la tête quand il vous plaira. — Je l'accepte, dit follement Charlotte, fût-il laid, difforme, maussade et méchant. — Aussi est-il tout cela, reprit madame d'Oliva. — En vérité, je ne connais que George qui ressemble à ce portrait. — C'est aussi lui que je vous propose, et qu'il ne tient qu'à vous de rendre amoureux. — George amoureux! George! y pensez-vous, ma chère amie? Si vous saviez avec quelle haine, avec quel mépris il parle des femmes. — Il parle ainsi parce qu'il se croit sûr de leur facilité. — Il est incapable d'amour. — J'en conviens; mais vos rigueurs et l'entêtement le conduiront à tout; il voudra vous plaire, et vous le dédai-

gnerez ; il vous parlera d'amour, et vous vous en plaindrez à votre oncle. Le marquis en sera effrayé... Il fera naître mille obstacles pour vous séparer ; enfin quand votre aimable cousin sera sûr que cela désolera tout le monde, il voudra vous épouser ; vous persisterez dans vos refus : il dira qu'il veut mourir, et l'on viendra vous demander à genoux de lui sauver la vie... — Quel roman vous faites-là. — Ma chère Charlotte, les romans sont l'histoire du cœur humain. — Mais songez donc que je déteste George. — Tant mieux vraiment ; les femmes ne savent dominer que les hommes qu'elles n'aiment pas ; c'est un trésor qu'un mari riche, amoureux, et qu'on ne peut pas souffrir. — En ce cas, vous ne pouvez mieux choisir ; mais, ma chère Oliva, George est si intéressé, si avare ! — Fiez-vous à l'orgueil de son père ; il voudra que la comtesse George de

Surgi éclipse, par sa parure et sa magnificence, toutes les autres dames ; et ce petit scélérat de chevalier...... quel sera son dépit en voyant combien vous avez peu sujet de le regretter... il n'a point pardonné votre démarche auprès de sa femme : il vous hait à la mort... N'auriez-vous pas quelque plaisir à vous en venger ?... — En vérité, ma chère Oliva, vous avez de l'esprit comme un ange, et vous lisez mieux que moi-même au fond de mon cœur : eh bien, que faut-il que je fasse ? — Laissez-vous conduire, et surtout ne me cachez rien.

Charlotte continua de voir son cousin, mais elle conservait avec lui la plus sévère réserve... Il l'observa, et crut qu'elle avait quelque autre attachement. Mais sa conduite était devenue irréprochable;... il semblait qu'elle eût renoncé à plaire, ou qu'elle ignorât qu'elle en eût les

moyens. George l'interrogea enfin : son cœur lui parut innocent, libre, et tout à fait étranger à l'amour. Cette découverte l'enflamma tellement, qu'il ne connut de bonheur que dans l'espoir de la séduire... Chaque jour il lui apportait des fleurs ou quelques modes nouvelles, petits présents sans conséquence, qui n'étaient pas fort onéreux pour sa bourse, mais qui étaient de sa part un témoignage de passion tel qu'aucune autre femme n'en avait jamais reçu. Enfin il parle d'amour, et Charlotte sans montrer cet éloignement blessant pour l'amour-propre, lui défendit de l'entretenir jamais sur un pareil sujet... Elle lui rapela qu'elle attendait tout de son père, qui ne donnerait jamais son aveu à leur union... George fût un peu étonné qu'elle l'entendît ainsi, car il n'avait pas parlé de mariage, et n'y pensait nullement.

Mais Charlotte savait aussi que, pour ne pas se tenir offensée de sa déclaration, elle devait paraître convaincue de la pureté de ses vues. Il trouva dans sa confiance une nouvelle preuve de sa candeur; et l'en aima davantage... Enfin sa belle cousine paraissait rêveuse, mélancolique; elle le menaça de tout avouer à son père s'il l'importunait encore, et cette idée pensa lui faire perdre l'esprit. Il lui répondit qu'il était son maître, et ne voulait consulter que lui dans une circonstance qui devait décider de son bonheur : qu'il saurait bien forcer le marquis à donner son consentement, ou qu'il s'en passerait : cette passion naissante, était la première,... la seule de sa vie; et les rigueurs de Charlotte l'excitèrent tellement, qu'il lui jura avec serment, et même avec sincérité, de n'avoir jamais d'autre épouse, pourvu qu'elle voulût bien l'assurer qu'elle ne le haïssait pas.

Charlotte rougit, baissa les yeux, et les porta ensuite sur lui, avec une expression de tendresse plus éloquente que tout ce qu'elle aurait pu dire... Mais paraissant tout-à-coup se la reprocher; elle s'écria: Non, George, cela n'est pas possible;.. je ne suis pas née pour le bonheur;.. dès aujourd'hui je ferai mon devoir... Elle ne lui donna pas le temps de s'expliquer davantage, et courut rejoindre madame Oliva, qui était dans la chambre voisine.

George, un peu inquiet, mais pourtant sûr d'être aimé, se retira avec le dessein de parler au marquis dès le jour même. Charlotte, fidèle aux conseils de madame Oliva, le prévint. Elle fut se jeter aux pieds de son oncle, et le pria de l'encourager dans l'aveu difficile qu'elle avait à lui faire.—J'entends, dit le marquis, voilà quelque historiette d'amour; je m'attendais à cela: belle... et plus de

vingt ans ; c'est l'âge d'aimer! Relevez-vous, mon enfant; si vous n'avez pas oublié qui vous êtes, et qu'il ne s'agisse pas de quelque honteuse mésalliance, je serai heureux de votre bonheur. — Mon cher oncle, il est vrai que je suis aimée;.. mais celui qui pense à moi,.. qui m'offre sa main... — L'obtiendra, reprit le marquis avec vivacité, s'il est noble... Je vous donnerai cent mille francs de dot... Est-ce assez, Charlotte? faut-il plus?... Je vous ai toujours aimée... — Mon cher oncle, vos bontés excitent toute ma reconnaissance... mais je ne puis épouser celui qui m'aime... — Vous ne le pouvez pas?... Qu'est-ce donc que cette intrigue?... quelque misérable sans naissance, et qui ose prétendre à la nièce du marquis de Surgi; nommez-le, mademoiselle, nommez-le; je le ferai jeter par les fenêtres par mes gens... — Mon oncle, si vous saviez... — Je sais tout, made-

moiselle;.. vous avez les inclinations basses et ignobles de votre mère, mais je l'ai déjà éloignée de moi, et je vous abandonnerai comme-elle.

Charlotte, d'autant plus maîtresse d'elle-même qu'elle avait préparé cette scène, et qu'intérieurement elle n'était agitée d'aucun sentiment, supplia le marquis de l'écouter ; le prévenant d'abord qu'elle venait au contraire, pour le prier de l'éloigner de Paris, et d'un homme qu'elle ne pouvait point accepter pour époux.

M. de Surgi plus calme alors, apprit de sa bouche que George l'aimait, et voulait absolument s'unir à elle.

Charlotte, quoique sensible en secret à son amour ne lui avait donné aucune espérance, disait-elle ; elle savait bien qu'il devait porter ses prétentions plus haut;.. qu'elle n'avait d'autres biens que celui qu'il plairait à son oncle de lui faire, et, par incli-

nation comme par devoir, elle était loin de vouloir l'affliger.

La foudre tombé aux pieds du marquis l'aurait moins troublé que cette confidence de Charlotte; il la pressa contre son cœur, et garda un moment le silence... Ma nièce, lui dit-il enfin, vous êtes une bonne enfant... je vous loue beaucoup de votre conduite, et vous n'aurez pas à vous en repentir;.. mais monsieur mon fils est un fou que je saurai rendre à la raison... — Ne l'irritez point mon cher oncle, reprit Charlotte, vous savez qu'il est si vif... si violent... Vos bontés jusqu'à ce jour l'ont rendu si indépendant. — Il ne le sera pas pour faire une sottise qu'il regretterait toute sa vie, s'écria le marquis..... Je lui destine une riche héritière, l'alliance la plus honorable... Pense-t-il que les personnes de notre rang se marient entre eux, comme de simples roturiers... La belle idée! épouser sa cou-

sine! une fille qui n'a rien!... mademoiselle O'Gérard!... Pardon, Charlotte, pardon; je ne veux pas vous humilier: mais c'est que je suis furieux... Je vais trouver George, et s'il persiste, je jure de le déshériter.
—Ah! mon oncle, permettez-moi de vous le dire, ce n'est pas ainsi qu'il faut agir avec George; je venais vous proposer un moyen plus sûr et plus doux. — Je vois bien que vous l'aimez mademoiselle. — Quand cela serait, dit timidement Charlotte, je n'en voudrais pas moins m'en éloigner sans retour. — Et vous avez raison; je vous trouverai un autre mari... plus beau... plus aimable que George. — Pour le moment, ajouta-t-elle, la faveur que je vous demande est de me retirer dans un couvent de province; quand il ne me verra plus, il m'oubliera; vous lui ferez épouser cette héritière que vous avez choisi pour lui;.. il sera temps après de vous

occuper de moi. — Et vous ne le reverrez pas avant de partir? — Non, mon oncle. — Vous ne lui écrirez pas? — Jamais. — Il ignorera où vous serez? — Toujours. — Voilà, dit le marquis en embrassant tendrement sa nièce, une raison, une conduite au-dessus de votre âge... Votre idée est admirable ... Mon enfant, préférez-vous quelque couvent à un autre — Non, mon oncle; je vous prie seulement de permettre à madame Oliva de m'accompagner, car je vous avoue que c'est par ses conseils que j'agis ainsi. — Madame Oliva est une femme fort prudente, et je la récompenserai. En même temps le marquis fut à son secrétaire, en tira cinquante louis pour madame Oliva, et davantage pour sa nièce.

Peu d'heures après, elle et Charlotte étaient dans un couvent à Meaux, comme dames pensionnaires.

CHAPITRE XXI.

George, avant de s'ouvrir de ses projets avec son père, voulut s'entendre encore une fois avec sa maîtresse.... Il ne pouvait imaginer qu'elle refusât sincèrement sa main, et ne concevait pas de quel devoir elle avait voulu parler, quelle résolution elle voulait prendre... Enfin il se présente de nouveau chez elle.

Une femme de chambre, qui n'est pas dans le secret elle-même, et qui vient de recevoir son congé, lui répond en pleurant que mademoiselle est partie;.. que madame Oliva vient de faire les malles; que tout est enlevé; qu'on lui a défendu de les suivre, etc., etc.... George se trouble, s'emporte, se désespère; cherche partout une lettre, n'en trouve pas, et rentre à l'hôtel dans un état

de fureur si violent, qu'il vomit le sang, se frappe la tête contre les murs, voit à peine son père qu'on vient d'avertir, et qui reste en silence devant lui, sans oser l'interroger. — Elle est partie ! elle est partie, s'écrie-t-il enfin ! quelle trahison ! quel outrage ! et je me suis cru aimé ! Mon père, le croirez-vous ; on refuse d'épouser votre fils !... J'offre sincèrement mon cœur ; ma fortune, ma personne ; et l'on me fuit, on m'abandonne ! Vengez-moi, mon père ; vengez votre fils ! — De qui dois-je vous venger, monsieur, et dans quel état je vous vois ! Rappelez votre raison : à qui offrez-vous votre main sans l'aveu de votre père ? — L'aveu de mon cœur suffit, je n'en réclame pas d'autre.

Le marquis, poussé à bout par cette réponse, très-violent lui-même, et très-décidé à s'opposer à ce mariage, s'arma d'abord de sévérité envers un fils rebelle ; mais il était

trop tard..... George, accoutumé à tous les excès, et sans respect pour un père qui n'avait jamais résisté à ses desirs, se leva impétueusement, et osa lui imposer silence. — Taisez-vous, mon père; et n'ouvrez la bouche que pour applaudir à mon choix, quel qu'il soit, ou vous n'avez plus de fils. En même-temps, George se saisit d'un rasoir qui était sur la cheminée, le porte à sa gorge, et dit au marquis: Mon père, j'aime Charlotte... j'aime ma cousine... j'entrevois que vous savez où elle est!... elle vous a parlé, elle vous a vu... voilà ce qu'elle appelait son devoir... Charlotte... ou la mort. — Mon ami!... mon fils! reprit le marquis en cherchant doucement à le désarmer, depuis quand croyez-vous qu'il faille agir avec tant de violence pour obtenir quelque chose de moi? — Mon père, ce n'est pas là un aveu positif. — N'accorderez-vous pas quelques jours de

délai à votre père. — Les délais sont inutiles ; je suis décidé. — Charlotte vous a-t-elle dit qu'elle vous aimât ? — Qu'elle m'aime ou non, elle sera ma femme ; ne m'avez-vous pas appris que la fortune et le rang lèvent tous les obstacles ?... Ne l'avez-vous pas éprouvé cent fois vous-même ?... Je veux être heureux. — George, si vous veniez à vous repentir... Charlotte n'a rien. — J'en ai assez pour nous deux. — George, vous comptez beaucoup sur moi... — Vous ne vivrez pas toujours. M. de Surgi ne s'attendait pas à une réponse si cruelle ; il en fut terrassé, et ce moment fut si affreux, qu'il expia en quelque sorte les fautes de toute sa vie. Il couvrit son visage de ses deux mains, et demeura en silence.

George, sans principes, sans sentiments, sans délicatesse, ne songea qu'à abuser de la terreur qu'il venait d'imposer à son père ; il ne le quitta

qu'après lui avoir fait donner par écrit le consentement le plus formel et le plus libre en apparence ; il courut le porter à la marquise, à laquelle il demanda le sien pour la forme, et même sans paraître croire qu'elle pût le refuser.

Honorine, si étrangère dans sa propre maison, relut plusieurs fois l'écrit qu'elle avait entre les mains, reconnut l'écriture de son mari, et signa.

Madame Oliva ni Charlotte ne s'étaient pas flattées d'un succès aussi prompt ; elles ne restèrent qu'un seul jour au couvent, et, à leur grande surprise, George, accompagné de son propre père, vint les chercher le jour suivant. Le marquis n'ayant rien à reprocher à sa nièce, dont il était fort loin de soupçonner le manège et l'adresse, la traita avec douceur, Charlotte feignit de nouveaux refus ; mais le trop faible marquis, voyant tou-

jours le fatal rasoir prêt à trancher les jours de son fils, dit à sa nièce, quoiqu'en soupirant, que le consentement qu'il lui donnait était sincère; qu'il la regardait déjà comme sa fille, et souhaitait qu'elle fût heureuse avec son fils.

George, satisfait, voulut alors donner quelque marque d'affection à son père ; mais il lui avait porté un coup mortel. M. de Surgi se regardait comme le plus maheureux de tous les pères, et George comme le fils le plus ingrat, ne doutant guère qu'il ne souhaitât sa mort pour jouir plus promptement de son bien; la vie lui devint à charge, et pour la première, l'unique fois depuis plus de quinze ans, il murmura entre ses dents... Nada... ma pauvre Nada, peut-être m'aurais-tu aimé !

CHAPITRE XXII.

Les événements s'étaient succédés avec trop de rapidité pour que le public eût eu le temps d'en tirer aucune conjecture. Quelques personnes s'étonnèrent pourtant que l'ambition si connue du marquis aboutît à un simple mariage fait dans sa famille; mais on attribua ce triomphe à la beauté de mademoiselle O'Gérard: les plus instruits, comme les moins indulgents, ajoutèrent que Charlotte, d'après sa première aventure, n'eût pu trouver un autre époux. On s'égaya sur le sort qui menaçait celui-ci; mais la malignité, toujours prête à s'arrêter devant la fortune, respecta la tranquillité de George, qui se croyait certain que Charlotte, avant lui, n'avait jamais aimé.

Le marquis chercha à dissiper le

profond chagrin qui avait pénétré dans son ame, par le bruit et la magnificence des fêtes qu'il donna à l'occasion de ce mariage. Il logea les nouveaux époux dans son hôtel, et récompensa madame Oliva avec beaucoup de générosité.

La jeune comtesse se promit bien de la prendre pour guide dans son nouvel état. Elle était si éblouie de sa fortune, si occupée de sa parure et de ses plaisirs, qu'elle songeait à peine que George fût son époux... Elle le voyait le moins qu'elle pouvait, et le trouvait toujours si prévenu envers lui-même, qu'il ne lui était pas difficile de lui faire croire qu'elle répondait à son amour. Au surplus, cet amour s'éteignit dès qu'il cessa d'être contrarié, et George ne tarda pas à connaître les regrets.

L'avarice, qui était sa première et sa plus solide passion, l'irritait sans cesse contre une femme qui ne

songeait qu'à briller, à plaire, et dépensait pour sa toilette des sommes capables de déranger la fortune la mieux établie.

A la vérité, il avait le plaisir d'entendre dire que la comtesse George était la plus belle femme de Paris, que personne ne pouvait rivaliser avec elle pour l'élégance et le goût. Cette réputation ne valait pas à ses yeux les sacrifices qu'elle lui coûtait; mais comme sa jeune épouse était soutenue par son père, il n'osait pas tout-à-fait la contraindre, ni même lui confier tous ses chagrins.

Il y avait plus de deux ans que ce couple mal assorti était uni, quand une maladie grave dont la marquise de Surgi fut attaquée suspendit bientôt toutes ses dissipations; la légèreté et l'indifférence de la comtesse la rendait peu propre aux soins qu'elle devait à sa belle-mère; elles les rendait même de si mauvaise grace, que celle-

ci l'en eût volontiers dispensée ; mais Honorine était si généralement estimée, que sa bru se croyait forcée d'afficher beaucoup de tendresse et d'égards pour elle ; dès qu'elle se sentit mieux, elle fut la première à engager Charlotte à se distraire ; et comme sa maladie avait fait différer une partie de chasse projetée depuis longtemps, elle obtint de son mari qu'elle eût lieu le jour suivant.

La comtesse montait à cheval à ravir ; mais le pauvre George était si timide et si maladroit à cet exercice, qu'il s'excusa de n'en pas être. On ne manqua pas de trouver les écuyers les plus galants pour l'accompagner, et le marquis de Surgi lui-même, quoique moins leste que dans sa jeunesse, se distinguait encore par sa bonne mine et son agilité.

La chasse fut aussi brillante qu'heureuse. Le marquis se piquant, encore de galanterie, et attachant beaucoup

de prix à son adresse, faisait rapporter en triomphe par un piqueur un jeune chevreuil qu'il avait tué lui-même. Il entra dans la chambre où était sa femme pour lui en faire hommage; mais par un malheur étrange, la pointe d'un tapis se releva sous ses pieds, et le fit tomber. Son fusil, qui était chargé et qu'il portait encore, partit; la balle lui perça le front, et l'étendit mort aux pieds de la marquise, qui jeta un cri perçant et s'évanouit.

On se hâta de relever le marquis, d'éloigner des yeux de son épouse un spectacle aussi affreux; mais l'arrivée des chirurgiens ne laissa aucune espérance. Le deuil et la consternation succédèrent aux plaisirs, et malgré les torts du marquis, Honorine ne pût s'empêcher de verser les larmes les plus sincères en apprenant sa mort.

Toute autre manière de le perdre l'eût affectée sans doute, mais la ter-

reur et l'effroi s'étaient joints à sa douleur dans les premiers moments d'une convalescence mal affermie.

Une rechute des plus dangereuses l'avertit elle-même qu'elle ne survivrait que peu de jours à son époux ; et comme elle était en pleine connaissance, malgré les accidents qui étaient survenus, une foule de souvenirs et de sentiments qu'elle cherchait depuis long-temps à écarter, s'offrirent de nouveau à son esprit.

Elle avait reçu chaque année quelques lignes de madame de Cerneuil, qui lui apprenaient que Nada vivait heureuse d'un sort qu'elle ne pouvait comparer à aucun autre, et qui ne lui donnait ni desirs ni regrets. Jusque-là cette certitude avait suffi à sa tranquillité ; mais frappée de la pensée qu'elle allait paraître devant l'Éternel pour y rendre compte de toute sa vie, elle éprouva de grands remords. Les motifs qu'elle avait eu

de dissimuler pour obéir à son époux, éviter le scandale d'une humiliante séparation, et plus encore la crainte qu'il n'en résultât de plus grands malheurs pour Nada, n'existaient plus.

Dès-lors elle la privait injustement du partage de sa fortune, de son état dans le monde, et de sa liberté; il lui sembla que le Ciel n'avait pas permis sans dessein la mort si prompte, si imprévue du marquis. Du moins se crut-elle dégagée par sa mort de la promesse indiscrète qu'elle avait faite de se taire, et se décida-t-elle à se conduire par les conseils d'un homme aussi probe par caractère qu'éclairé par état sur un semblable sujet.

George et son épouse furent fort inquiets en apprenant que M. le Moni, notaire de la famille, était enfermé avec la marquise, jugeant d'après leur conduite envers elle, qu'elle n'avait pas lieu de les aimer, ils supposèrent qu'elle faisait un testament contraire

à leurs intérêts, et auraient bien voulu voir le notaire pour s'en faire un ami : mais M. le Moni n'écoutait que la justice et la vertu ; celle de la marquise lui était connue, et il joignait le plus tendre intérêt à l'estime qu'il avait pour elle.

Il connaissait aussi le caractère de George, et ce fut d'après l'opinion qu'il en avait qu'il dirigea la marquise, parfaitement docile à ses conseils.

M. le Moni déclara donc qu'elle avait une révélation fort importante à leur faire ; qu'elle exigeait qu'on rassemblât tous les membres de la famille, auxquels il venait d'écrire d'après ses ordres formels. George, fort inquiet, mais persuadé que M. le Moni avait trop de respect pour lui pour le désobliger, lui dit que ces démarches publiques étaient peu convenables ; que la marquise avait tort de s'alarmer de son état, et de

se croire au lit de la mort; qu'au surplus il n'oubliait pas qu'elle était sa mère, et remplirait avec fidélité ses dernières volontés, désirant qu'elle ne les fît connaître qu'à lui seul.

M. le Moni se renferma dans l'obligation où il était de répondre à la confiance d'une femme mourante qui l'avait appelé près de lui, et résista aux insinuations de George, qui lui faisait entendre, à tout événement, qu'il était plus avantageux pour ses intérêts de ménager les gens puissants qui se portent bien, que la volonté d'une femme affaiblie par de longues souffrances, et qui ne jouissait peut-être même plus de tout son bon sens.—Je pense, reprit M. le Moni, que c'est précisément pour prouver le contraire qu'il est à propos qu'elle s'explique devant plusieurs témoins; d'ailleurs monsieur le comte est trop bon fils pour se résoudre à contrarier sa mère en quelque chose

dans un moment si douloureux, je pense qu'il ne peut montrer trop d'empressement à la satisfaire, et je lui déclare que madame la marquise a fixé l'assemblée pour jeudi prochain. — Soit, reprit George, lançant sur le sévère notaire un regard menaçant; mais dès qu'il l'eût quittée il envoya des exprès à diverses personnes que la marquise avait mandées, et qui n'étaient point à Paris, il leur écrivit que les dispositions de sa mère étaient changées, et qu'elles seraient prévenues de nouveau si leur présence était nécessaire.

Madame O'Gérard fut la seule qu'il n'osa éloigner; mais elle avait si peu d'influence dans la famille, qu'on ne la craignait pas, de quelque nature que fût le secrét qu'on allait découvrir

M. le Moni fut surpris, au jour convenu, de ne point voir arriver les personnes auxquelles la marquise avait fait écrire; mais comme ce n'é-

tait que des parents éloignés et qu'elle-même considérait peu, on ne les attendit pas.

La marquise était un peu moins mal; elle se sentait plus de forces, plus de liberté d'esprit, et prévoyait avec raison que cette heureuse disposition s'affaiblirait à mesure que la maladie grave qui la conduisait au tombeau ferait de rapides progrès.

Elle parut souhaiter seulement que deux de ses plus fidèles domestiques restassent près d'elle; mais, à la très-grande surprise de George, il reconnut la mère Michel au pied du lit de sa mère; il en avait conservé quelques souvenirs, de ceux qui ne s'effacent point dans la première enfance: la mère Michel lui apportait des galettes et des fruits secs, toutes les fois qu'elle amenait Nada à l'hôtel; aussi, malgré son âge, et quelque changement dans son costume qui semblait annoncer qu'elle n'habitait plus au

village, il n'eut qu'à jeter les yeux sur elle pour se rappeler qui elle était; mais fronçant le sourcil avec un air d'impatience et d'humeur, il s'adressa à M. le Moni. — Que fait cette femme ici? lui dit-il; est-ce aussi ma mère qui vous a chargé de l'avertir? Les bonnes, les nourrices, et les valets sont-ils faits pour se mêler parmi nous? — Monsieur le comte saura bientôt pourquoi la présence de la mère Michel est nécessaire ici. Je pensais d'ailleurs que les soins et la tendresse qu'elle avait pour votre sœur méritaient peut-être qu'elle parût moins étrangère en ce lieu. — Est-ce quelle n'a pas été payée? reprit George. — Finissons, finissons, reprit avec assez de force la marquise; monsieur le Moni, faites asseoir madame O'Gérard; que George et son épouse s'approchent de moi, et surtout qu'ils ne m'interrompent pas. Chacun se plaça de la manière qui

lui était désignée, la marquise, soutenue par ses domestiques, s'assit sur son séant, et commença. Mes enfants, le terme de mes jours est arrivé; j'ai trop souffert pour regretter la vie; mais, pour la quitter sans remords, ma conscience, l'honneur, la nature, la vérité, m'obligent à vous faire un aveu... (Ici l'attention redouble.) Votre sœur Nada n'est point morte; conduite par moi dans une retraite profonde, j'ai cru long-temps faire mon devoir en désavouant son existence, vous ferez le vôtre en la recueillant près de vous, en la rendant à la société. — Madame, dit George avec véhémence et sans pouvoir dissimuler le chagrin que lui donnait cette nouvelle; vous me permettrez de vous observer qu'en ouvrant il y a quelques jours le porte-feuille de mon père, j'y ai trouvé quatre lettres, dont le timbre est de Grenoble ou de Lyon; ce sont de ces deux villes

que vous lui mandiez la maladie de ma sœur. Après avoir peint ses souffrances et votre inquiétude, vous lui apprenez sa mort; vous conviendrez qu'il serait assez singulier qu'après quinze ans cette chère Nada ressuscitât, apparemment tout exprès pour prendre part à la succession. — Taisez-vous, George, reprit la jeune comtesse, plus habile à dissimuler et à se contraindre que son mari; il ne s'agit point d'hériter; et ma belle-mère a trop de prudence pour exiger que l'on croie sans preuve un événement aussi extraordinaire. — Le serment d'une femme prête à perdre la vie, à qui il ne peut rester pour elle-même ni projets ni espérance sur la terre, pourrait suffire à d'autres qu'à vous; j'invoquerai aussi le respect qui m'est dû par des enfants plus soumis que les miens; mais j'ai prévu votre incrédulité, et j'ai d'autres moyens... — Moi, dit George d'un

air à demi-railleur, je ne vous manque point de respect en croyant ce que vous avez *écrit.* Si vous permettez, j'irai chercher ces lettres... Peut-être qu'en reconnaissant votre écriture, la mémoire de ce triste événement vous reviendra... — Oui, oui les lettres ! reprit grossièrement madame O'Gérard ; il est bien plus naturel de croire ce qu'on a écrit dans tout son bon sens, que ce que l'on déclare quand on va mourir... Voyez-vous, dit-elle en s'adressant à M. le Moni, la tête n'y est plus. Pauvre chère Honorine, qu'est-ce qu'elle va se tourmenter l'esprit de sa chère petite Nada ! elle est plus heureuse que nous; c'est un petit ange dans le ciel. — Madame, dit M. le Moni, la déclaration que j'ai reçue hier de madame la marquise a été faite en présence du docteur, qui a déclaré qu'elle était sans fièvre, et qu'elle jouissait pleinement de toutes ses facultés. — M. le

Moni veut-il bien nous lire cette pièce authentique? — Non seulement celle-là, monsieur le comte ; mais un acte par lequel une madame de Cerneuil, dont l'asile vous sera connu, a reçu chez elle la fille de madame la marquise, pour en prendre soin, l'élever en secret, et ne la remettre que sur un ordre exprès de sa mère... Le double de cette pièce est dans les mains de madame de Cerneuil, il est, signé de la mère Michel, qui à elle-même déposé cet enfant. — C'est la vérité, c'est la vérité, s'écria la mère Michel, Dieu à permis que je vécusse assez long-temps pour l'attester... Làdessus elle entra dans les plus grands détails sur le voyage qu'elle avait fait avec la marquise, sur la maison et la personne de madame de Cerneuil, rapela ensuite une légère cicatrice que Nada avait au front, et que le temps ne pouvait pas avoir entièrement effacé. La naïveté de son

style et la multitude de ses souvenirs, ne permettaient point de croire que ce fût un rôle étudié. Jamais l'expression de la vérité n'avait été plus forte, ni mieux faite pour convaincre.

George consterné, avait les yeux fixés sur le plancher, comme un homme qui cherche à prendre une résolution et ne peut se résoudre a rien; madame O'Gérard disait tout haut. « C'est fort désagréable pour « ma fille... cela n'est pas juste..... On « croit épouser un fils unique, et on « le prend comme il est..... Si j'avais « su... si j'avais pensé... mon Dieu! « ma chère dame, quelle idée aviez- « vous donc de dire que votre fille « était morte, quand elle ne l'était pas? « C'est bien vilain de mentir.. A votre « place, je n'aurais jamais consenti à « faire passer ma fille pour morte. « Mentir...dissimuler pendant quinze « ans, c'est bien vilain au moins. »
— Dieu sera mon juge, reprit triste-

ment madame de Surgi, que les dispositions où elle voyait ses enfants chagrinaient beaucoup.

Charlotte, qui avait bien plus d'esprit que son mari, pensa tout-à-coup que la marquise n'était point encore morte, qu'elle pouvait refaire son testament, et les punir de leur mauvaise volonté. Jetant donc un regard très-significatif sur son mari (qui connaissait fort bien sa finesse et sa supériorité sur lui), elle le contraignit à se taire, et à ne pas la désavouer.—Ma mère, dit Charlotte à madame O'Gérard, je suis indignée de ce que vous venez de dire, et j'espère que madame voudra bien me croire absolument étrangère à tous ces débats. Nada existe, puisqu'elle nous l'assure; je ne veux point entendre lire toutes ces déclarations; je ne veux point de nouvelles preuves; j'espère au contraire que ma pauvre petite maman guérira, et sera bientôt

en état d'aller chercher Nada elle-même... Allons, George, quittez ce caractère intéressé qui a toujours été votre seul défaut : nous serons encore assez riches, et nous n'avons pas d'enfant... — Voilà, dit M. le Moni, une conduite fort estimable, et qui fera dans le monde beaucoup d'honneur à madame. — Ah! Charlotte, s'écria la marquise en tendant les bras à la comtesse et en fondant en larmes, venez que je vous presse contre mon sein. Le monde, en vous rendant justice, ne saurait vous payer assez; mais si quelque chose pouvait me rendre au bonheur et à la vie, ce serait de vous connaître des sentiments aussi nobles et aussi généreux.. Hélas! par une fatalité sans exemple, et dont je ne veux accuser que le destin, Nada s'est vue au nombre des orphelines lorsque les auteurs de ses jours existaient encore; la vertu seule s'est chargée de son enfance; et

pour la rendre à la société il fallait que son père et moi nous quittassions la vie. Ah ! Charlotte, dans peu elle n'aura plus de mère... — Je lui en servirai, reprit la comtesse. — Et vous, mon fils, dit la marquise en lui tendant la main.—Moi, dit George, je ne saurais m'empêcher d'être un peu fâché de tout ce qui vient de se passer ici. Pensez-vous, madame, qu'il soit flatteur de voir votre méfiance?... Qu'était-il besoin d'assembler tant de personne, de prendre des témoins... d'avoir un notaire... de faire des actes?... Si vous nous aviez rendu plus de justice, c'était assez d'appeler près de vous Charlotte et moi. Si j'ai eu l'air de ne pas vous croire et de vous résister, c'est que j'avais de l'humeur; mais je ne saurais vous affliger plus long-temps : pour vous le prouver, dit-il à la marquise, laissez-moi un ordre pour que Nada me soit remise par madame de Cer-

neuil, et je pars à l'instant pour vous la ramener. — Il est trop tard, reprit-elle douloureusement; la malheureuse enfant ne me reverrait que pour recevoir mon dernier soupir. Il ne faut point qu'elle sache combien je l'aurais aimée; il ne faut point qu'elle puisse me regretter. Ah! moi-même, si je la revoyais, je ne saurais plus mourir.

Un entretien si pénible avait épuisé les forces de la marquise; elle se trouva très-mal, et ce ne fut que deux jours après que son médecin lui permit de causer avec ses enfants, qui redoublaient de soins près d'elle, et firent tout ce qu'il fallait pour la tranquilliser entièrement.

CHAPITRE XXIII.

Charlotte, dans les conversations particulières qu'elle eut avec la marquise, n'apprit point sans une sorte de plaisir que Nada, privée de toute instruction, entièrement étrangère au monde, ne pouvait avoir ni les graces ni les talents qu'on y reçoit. Sa timidité devait être extrême, et elle se flattait bien qu'elle portait toute l'apparence de la gaucherie. Moins intéressée que coquette, elle ne pouvait soutenir l'idée d'une jeune fille de seize ans qui annonçait de la beauté dans son enfance, et qui lui serait peut-être comparée avec avantage... Mais cette solitude profonde, cette ignorance absolue dans laquelle elle avait été élevée, en faisaient une espèce de sauvage qui n'était guère à redouter; aussi fût-elle

d'assez bonne foi dans tout ce qu'elle promit à la marquise.

Celle-ci, en reconnaissance, la combla de présents, et lui donna même une parure de diamants dont la comtesse George pouvait craindre le partage si elle n'en eût pas disposé avant sa mort.

George imita la conduite de son épouse, ménagea M. le Moni, qui finit par croire qu'on se conduirait fort bien envers Nada, et le persuada à la marquise, qui mourut avec autant de piété que de résignation.

Dès que les tristes formalités furent remplies, avec plus d'ostentation et de pompes que de véritables regrets, George et son épouse ne se contraignirent plus pour s'occuper de leurs intérêts; mais ils découvrirent deux choses qui les affligèrent vivement.

La première fut que plus de la moitié de la fortune du marquis de Surgi avait été dissipée quelques an-

nées avant sa mort, il ne leur restait que cinquante mille écus de rente; ce qui, d'après l'ambition de George et l'extrême dépense de la comtesse, était une fortune très-insuffisante; D'un autre côté, M. le Moni était nommé tuteur de Nada, et son caractère inflexible ne permettait pas de supposer qu'on pût le séduire et le rendre par aucun intérêt personnel négligent pour ceux de sa pupille.

La comtesse, qui n'avait pas assez senti dans les premiers moments de sa surprise combien le retour de Nada pouvait nuire à sa fortune; en fut plus affligée que son mari, lorsqu'elle se vit forcée de restreindre sa dépense, de diminuer le nombre de ses équipages et de ses gens.

A chaque sacrifice dont on lui montrait la nécessité, George ne manquait pas d'ajouter: Si Nada était morte, nous aurions pu nous soutenir comme autrefois. A la vérité elle est mineure;

mais M. le Moni exigera que l'on compte avec lui... il faudra la marier, lui donner des maîtres... souffrir qu'un étranger discute ses intérêts... nous fatigues de ses conseils; et vous, Charlotte, quel joli rôle vous allez jouer dans le monde! Une femme chargée de l'éducation et de la surveillance d'une jeune fille, est tout de suite au rang des mères; il faut qu'elle donne l'exemple de la retenue, de la modestie; qu'elle ne quitte point sa jeune élève, qui ne manquera pas de lui prendre au moins la moitié des hommages qui lui auraient été rendus.

Le résultats de ces réflexions était d'inspirer à la comtesse une sorte de haine pour sa belle-sœur. On consulta secrètement les plus habiles avocats pour s'assurer si on ne pourrait pas rendre illusoire les actes et les déclarations de la marquise de Surgi;

mais M. le Moni avait si bien pris ses mesures, qu'il ne resta aucune espérance. Lui-même avait pris soin de répandre dans le monde le bruit de cet événement, et de tous côtés on en aurait parlé à la comtesse, si le prétexte d'une grande douleur ne leur avait fait passer les six premiers mois de leur deuil dans une terre à vingt lieues de Paris, où ils ne recevaient aucun étranger.

M. le Moni, voulant par bienséance respecter ces premiers moments, ne s'était pas présenté chez eux; mais voyant que George cherchait à refroidir tous les rapports d'amitié qui avaient existé entre sa mère et lui, il comprit qu'on ne méritait pas qu'il en agît avec tant de délicatesse et de ménagements, et le comte ne put faire autrement que de le recevoir dès qu'il fut de retour à Paris?.

Il aborda franchement la question,

en s'étonnant qu'on n'eût pas encore été chercher Nada, d'après les instructions et les ordres que la marquise avait laissés. — J'y ai réfléchi, reprit George, et je crains que cette démarche ne soit toujours trop prompte pour son bonheur ; Je ne sais si ma mère vous a conté, comme à Charlotte, la manière dont cette pauvre créature a été élevée. Madame de Cerneuil est une extravagante de mauvaise humeur qui s'est entourée d'une douzaine d'imbécilles qui ne savent pas faire la révérence, et qui n'étaient pas destinées non plus à rentrer dans la société... il sera douloureux pour moi, et pour Nada elle-même de s'y voir continuellement déplacée, sans maintien, sans conversation, sans usage... étonnée et peut-être scandalisée de tout...— Vous avez, reprit M. le Moni, une épouse aimable, remplie d'esprit, et

très-capable de lui donner toutes les graces qui lui manqueront. — Charger une femme d'en faire briller une autre ! en vérité, mon cher monsieur, vous connaissez bien peu le sexe dont vous parlez. — La comtesse George en sera l'exemple ; elle l'a promis à votre mère mourante... cette idée l'a rendue heureuse dans ses derniers moments. — C'est beaucoup, reprit Georges en souriant. — Oui, mais ce n'est pas assez, et sa confiance m'a imposée des devoirs que je suis très-décidé à remplir. — Vous prenez un ton menaçant, monsieur ! — J'aime pourtant à croire qu'il ne sera pas nécessaire vis-à-vis de vous, monsieur. — Vous me croyez intéressé, dit George en se radoucissant (car il n'y avait pas d'homme plus timide quand il s'apercevait qu'il n'en imposait pas), vous me croyez intéressé, et vous me jugeriez bien différemment si

vous m'aviez mis à l'épreuve. Malgré les grandes dépenses de ma femme, qui ne sait rien refuser à sa parure, j'ai quelques économies depuis mon mariage. Si nous étions ensemble sur le pied de l'amitié, de l'estime... comme cela devrait être, je pourrais vous prêter pour deux, pour trois, pour quatre ans, un somme de cinquante mille francs que j'ai en réserve, et que la comtesse ne connaît pas... Je le ferais sans intérêt, au moins... Voyez, mon cher monsieur; on a dans votre état mille moyens de bien placer ses fonds: au lieu de faire valoir ceux des autres, on travaille pour soi-même.... La somme n'est pas forte; mais, entre nous, ce serait un commencement d'affaires... Je vous offre cela tout franchement. — Et je refuse de même, dit M. le Moni, qui pénétrait à merveille les motifs du comte;

l'amitié que vous voulez bien m'offrir sera due tout entière à votre manière d'agir avec ma pupille ; j'en vais parler à madame la comtesse, et j'espère qu'à cet égard nous serons tous d'accord.

FIN DU PREMIER VOLUME.





